

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection 1734b : Le petit-mâitre corrigé](#)[Collection FR. Le petit-mâitre corrigé : éditions et mises en scène françaises](#)[Item 1734 : Le petit-mâitre corrigé \(editio princeps\)](#)

1734 : Le petit-mâitre corrigé (editio princeps)

Créateur(s) : [Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#)

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

67 Fichier(s)

Les mots clés

[Editio princeps](#)

Comment citer cette page

[Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#) 1734 : *Le petit-mâitre corrigé* (editio princeps), 1739

Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Consulté le 03/10/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/SEM/items/show/901>

Métadonnées Dublin Core

Description Marivaux, *Le petit maître corrigé*, A Paris, Chez Prault père, 1739.

Date [1739](#)

Genre [Théâtre \(Pièce\)](#)

Mots-clés *Editio princeps*

Couverture Paris

Langue Français

Métadonnées DC - édition numérique

Éditeur de la fiche Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle)

Contributeur Ranzini, Paola (responsable du projet)

Mentions légales Fiche : Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage

à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Notice créée le 28/06/2019 Dernière modification le 10/08/2025

LE
PETIT MAÎTRE
CORRIGÉ
COMEDIE.

De Monsieur DE MARIVAUX.

Représentée pour la première fois par les
Comédiens François, le Samedi
6. Novembre 1734.



A PARIS,
Chez PRAULT, pere, Quay de Gesvres;
au Paradis.

M. DCC. XXXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

PP 4802





APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, la Comedie du *Peris Maître corrigé*. A Paris ce 4 Fevrier 1733. Signé, JOLLY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amez & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire-Imprimeur de nos Fermes & Droits à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer ou imprimer & donner au Public, la *Bibliothèque de Campagne, ou Recueil d'Avantures choisies, Nouvelles, Histoires, Contes, Bons mots, & autres Pièces, tant en Prose qu'en Vers, pour servir de récréation à l'esprit, en six volumes: Le Livre des Enfants & le Glaneur François*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de le faire imprimer ou imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes, A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ou imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractères conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes; faisons défenses à toutes personnes de telle qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte

ment, sans la permission expresse & par écrit dudit Ex-
posant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de con-
fiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres
d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers
à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers
audit Exposit, & de tous depens, dommages & interets,
à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au
long sur le Registre de la Communauté des Libraires &
Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles;
Que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume,
& non ailleurs, & que l'Imprimeur se conformera
en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à
celui du 10 Avril 1725. & qu'avant de l'exposer en vente,
les Manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'im-
pression desdits Livres, seront remis dans le même état où
l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-
cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur
Chauvelin, & qu'il en sera ensuite remis deux Exem-
plaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de
notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-
cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur
Chauvelin; le tout à peine de nullité des Presentes: Du
contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire
jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & pais-
siblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble
ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes,
qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la
fin desdits Livres, soit tenue pour dûment signifiée, &
qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux
Conseillers - Secretaires, soit soit ajoutée comme à l'Original.
Commandons au premier notre Huissier ou Sergent
de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & ne-
cessaires, sans demander autres permissions, & nonobstant
clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce
contraires; Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le
seizieme jour du mois de Mars l'an de grace mil sept cent
trente-six, & de notre Regne le vingt-unieme. Par le Roy
en son Conseil. Signé, SAINSON.

*Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des
Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 264. Fol. 241. con-
formément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 27.
Fevrier 1723. A Paris, le 24. Mars 1736.*

Signé, G. MARTIN, Syndic.

LE
PETIT MAITRE
CORRIGÉ.
COMÉDIE.

ACTEURS.

LE COMTE, Pere d'Hortense.

LA MARQUISE.

HORTENSE, fille du Comte.

ROSIMOND, fils de la Marquise.

DORIMENE.

DORANTE, Ami de Rosimond.

MARTON, Suivante d'Hortense.

FRONTIN, Valet de Rosimond.

*La Scene est à la Campagne, dans la Mai-
son du Comte,*



LE
PETIT MAÎTRE
CORRIGÉ.
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HORTENSE, MARTON.

MARTON.



H bien, Madame, quand forti-
rez-vous de la rêverie où vous
êtes? vous m'avez appelé, me
voilà, & vous ne me dites mot.

HORTENSE.

J'ai l'esprit inquiet.

A ij

MARTON.

De quoi s'agit-il donc ?

HORTENSE.

Nai-je pas de quoi rêver ; on va me marier, Marton.

MARTON.

Et vraiment je le sais bien, on n'attend plus que votre oncle pour terminer ce mariage ; d'ailleurs, Rosimond votre futur, n'est arrivé que d'hier, & il faut vous donner patience.

HORTENSE.

Patience, est-ce que tu me crois pressée ?

MARTON.

Pourquoi non ? on l'est ordinairement à votre place ; le mariage est une nouveauté curieuse, & la curiosité n'aime pas à attendre.

HORTENSE.

Je différerai tant qu'on voudra.

MARTON.

Ah ! heureusement qu'on veut expédier.

HORTENSE.

Eh ! laisse-là tes idées.

MARTON.

Est-ce que Rosimond n'est pas de votre goût ?

HORTENSE.

C'est de lui dont je veux te parler. Marton, tu es fille d'esprit, comment le trouves-tu ?

Comédie.

MARTON.

Mais il est d'une jolie figure.

HORTENSE.

Cela est vrai.

MARTON.

Sa physionomie est aimable.

HORTENSE.

Tu as raison.

MARTON.

Il me paroît avoir de l'esprit.

HORTENSE.

Je lui en crois beaucoup.

MARTON.

Dans le fond, même, on lui sent un caractère d'honnête-homme.

HORTENSE.

Je le pense comme toi.

MARTON.

Et, à vûe du pays, tout son défaut c'est d'être ridicule.

HORTENSE.

Et c'est ce qui me désespère, car cela gêne tout. Je lui trouve de si sottes façons avec moi, on diroit qu'il dédaigne de me plaire, & qu'il croit qu'il ne seroit pas du bon air de se soucier de moi parce qu'il m'épouse.

MARTON.

Ah, Madame, vous en parlez bien à votre aise.

Le Petit Maître corrigé ,
HORTENSE.

Que veux-tu dire ? Est-ce que la raison même n'exige pas un autre procédé que le sien ?

MARTON.

Eh oui , la raison : mais c'est que parmi les jeunes gens du bel air , il n'y a rien de si bourgeois qu'ed'être raisonnable.

HORTENSE.

Peut-être , aussi , ne suis-je pas de son goût.

MARTON.

Je ne suis pas de ce sentiment-là , ni vous non plus ; non , tel que vous le voyez il vous aime ; ne l'ai je pas fait rougir hier , moi , parce que je le surpris comme il vous regardoit à la derobée attentivement ; voilà déjà deux ou trois fois que je le prens sur le fait.

HORTENSE.

Je voudrais être bien sûre de ce que tu me dis là.

MARTON.

Oh , je m'y connois : cet homme-là vous aime , vous dis-je , & il n'a garde de s'en vanter , parce que vous n'allez être que sa femme ; mais je soutiens qu'il étouffe ce qu'il sent , & que son air de Petit Maître n'est qu'une gasconnade avec vous.

HORTENSE.

Eh bien , je t'avouerai que cette pensée m'est venue comme à toi.

Comédie.

7

MARTON.

Eh par hazard , n'auriez-vous pas eû la pensée que vous l'aimez aussi ?

HORTENSE.

Moi , Marton ?

MARTON.

Oui , c'est qu'elle m'est encore venue ; voyez.

HORTENSE.

Franchement c'est grand dommage que ses façons nuisent au mérite qu'il auroit.

MARTON.

Si on pouvoit le corriger.

HORTENSE.

Et c'est à quoi je voudrais tâcher ; car , s'il m'aime , il faudra bien qu'il me le dise bien franchement , & qu'il se défasse d'une extravagance dont je pourrois être la victime quand nous serons mariés , sans quoi je ne l'épouserai point ; commençons par nous assurer qu'il n'aime point ailleurs , & que je lui plais ; car s'il m'aime , j'aurai beau jeu contre lui , & je le tiens pour à moitié corrigé ; la peur de me perdre fera le reste. Je t'ouvre mon cœur , il me fera cher s'il devient raisonnable ; je n'ai pas trop le temps de réussir , mais il en arrivera ce qui pourra ; essayons , j'ai besoin de toi , tu es adroite , interroge son Valet , qui me paroît assez familier avec son Maître.

MARTON.

C'est à quoi je songeois : mais il y a une petite difficulté à cette commission-là ; c'est que le Maître a gâté le Valet, & Frontin est le Singe de Rosimond ; ce faquin croit apparemment m'épouser aussi, & se donne, à cause de cela, les airs d'en agir cavalierement ; & de soupirer tout bas, car de son côté il m'aime.

HORTENSE.

Mais il te parle quelque fois.

MARTON.

Oui, comme à une soubrette de campagne : mais n'importe, le voici qui vient à nous, laissez-nous ensemble, je travaillerai à le faire causer.

HORTENSE.

Sur-tout conduis-toi si adroitement, qu'il ne puisse soupçonner nos intentions.

MARTON.

Ne craignez rien, ce sera tout en causant que je m'y prendrai ; il m'instruira sans qu'il le sache.

SCENE II.

HORTENSE, MARTON,
FRONTIN.

Hortense s'en va, Frontin l'arrête.

FRONTIN.

M On Maître m'envoye savoir comment vous vous portez, Madame, & s'il peut ce matin avoir l'honneur de vous voir bientôt ?

MARTON.

Qu'est ce que c'est que bientôt ?

FRONTIN.

Comme qui diroit dans une heure ; il n'est pas habillé.

HORTENSE.

Tu lui diras que je n'en fais rien.

FRONTIN.

Que vous n'en savez rien, Madame ?

MARTON.

Non, Madame a raison, qui est-ce qui fait ce qui peut arriver dans l'intervale d'une heure ?

FRONTIN.

Mais, Madame, j'ai peur qu'il ne comprenne rien à ce discours.

Il est pourtant très-clair ; je te dis que je n'en fai rien.



SCENE III.

MARTON, FRONTIN.

FRONTIN.

MA belle enfant, expliquez-moi la réponse de votre Maîtresse, elle est d'un goût nouveau.

MARTON.

Toute simple.

FRONTIN.

Elle est même fantasque.

MARTON.

Toute unie.

FRONTIN.

Mais à propos de fantaisie, savez-vous bien que votre minois en est une, & des plus piquantes ?

MARTON.

Oh, il est très-commun, aussi-bien que la réponse de ma Maîtresse.

FRONTIN.

Point du tout, point du tout. Avez-vous des amans ?

MARTON.

Hé . . . on a toujours quelque petite fleur-rette en passant.

FRONTIN.

Elle est d'une ingénuité charmante ; écoutez, nos Maîtres vont se marier ; vous allez venir à Paris, je suis d'avis de vous épouser aussi, qu'en dites-vous ?

MARTON.

Je ne suis pas assez aimable pour vous.

FRONTIN.

Pas mal, pas mal, je suis assez content.

MARTON.

Je crains le nombre de vos Maîtresses, car je vais gager que vous en avez autant que votre Maître qui doit en avoir beaucoup ; nous avons entendu dire que c'étoit un homme fort couru, & vous aussi sans doute ?

FRONTIN.

Oh, très-couru ; c'est à qui nous attrapera tous deux, il a pensé même m'en venir quelqu'une des siennes. Les conditions se confondent un peu à Paris, on n'y est pas scrupuleux sur les rangs.

MARTON.

Et votre Maître & vous, continuerez-vous d'avoir des Maîtresses quand vous serez nos maris ?

FRONTIN.

Tenez, il est bon de vous mettre là-dessus

au fait. Ecoutez, il n'en est pas de Paris comme de la Province, les coutumes y sont différentes.

MARTON.

Ah, différentes ?

FRONTIN.

Oui, en Province, par exemple, un mari promet fidélité à sa femme, n'est-ce pas ?

MARTON.

Sans doute.

FRONTIN.

A Paris c'est de même, mais la fidélité de Paris n'est point sauvage, c'est une fidélité galante, badine, qui entend raillerie, & qui se permet toutes les petites commodités du savoir vivre ; vous comprenez bien ?

MARTON.

Oh, de reste.

FRONTIN.

Je trouve sur mon chemin une personne aimable ; je suis poli, elle me goûte ; je lui dis des douceurs, elle m'en rend ; je folâtre, elle le veut bien ; pratique de politesse, commodité de savoir vivre ; pure amourette que tout cela dans le mari ; la fidélité conjugale n'y est point offensée ; celle de Province n'est pas de même, elle est fotte, revêche, & tout d'une pièce, n'est-il pas vrai ?

MARTON.

Oh oui, mais ma Maîtresse fixera peut-

être votre Maître, car il me semble qu'il l'aimera assez volontiers, si je ne me trompe

FRONTIN.

Vous avez raison, je lui trouve effectivement comme une vapeur d'amour pour elle.

MARTON.

Croyez-vous ?

FRONTIN,

Il y a dans son cœur un étonnement qui pourroit devenir très-sérieux ; au surplus, ne vous inquiétez pas, dans les amourettes on n'aime qu'en passant, par curiosité de goût, pour voir un peu comment cela fera ; de ces inclinations-là, on en peut fort bien avoir une demie-douzaine sans que le cœur en soit plus chargé, tant elles sont légères.

MARTON.

Une demie-douzaine, cela est pourtant fort, & pas une sérieuse...

FRONTIN.

Bon, quelque fois tout cela est expédié dans la semaine ; à Paris, ma chère enfant, les cœurs, on ne se les donne pas, on se les prête, on ne fait que des essais.

MARTON.

Quoi, là-bas, votre Maître & vous ; vous n'avez encore donné votre cœur à personne ?

A qui que ce soit ; on nous aime beaucoup , mais nous n'aimons point : c'est notre usage.

MARTON.

J'ai peur que ma Maîtresse ne prenne cette coutume-là de travers.

FRONTIN.

Oh que non , les agrémens l'y accoutumeront ; les amourettes en passant sont amusantes ; mon Maître passera , votre Maîtresse de même , je passerai , vous passerez , nous passerons tous.

MARTON *en riant*.

Ah , ah , ah , j'entre si bien dans ce que vous dites , que mon cœur a déjà passé avec vous.

FRONTIN.

Comment donc ?

MARTON.

Doucement , voilà la Marquise , la mère de Rosimond qui vient.

SCENE IV.

LA MARQUISE, FRONTIN,
MARTON.

LA MARQUISE.

JE suis charmée de vous trouver-là , Marton , je vous cherchois , que disiez vous à Frontin ? Parliez vous de mon fils ?

MARTON.

Oui , Madame.

LA MARQUISE.

Eh bien , que pense de lui Hortense ? Ne lui déplaît-il point ? Je voulois vous demander ses sentimens , dites-les moi , vous les savez sans doute , & vous me les apprendrez plus librement qu'elle , sa politesse me les cacheroit , peut-être , s'ils n'étoient pas favorables.

MARTON.

C'est à peu-près de quoi nous nous entretenions , Frontin & moi , Madame ; nous disions que Monsieur votre fils est très-aimable , & ma Maîtresse le voit tel qu'il est ; mais je demandois s'il l'aimeroit.

LA MARQUISE.

Quand on est faite comme Hortense , je

A qui que ce soit; on nous aime beaucoup, mais nous n'aimons point: c'est notre usage.

MARTON.

J'ai peur que ma Maîtresse ne prenne cette coutume-là de travers.

FRONTIN.

Oh que non, les agrémens l'y accoutumeront; les amourettes en passant sont amusantes; mon Maître passera, votre Maîtresse de même, je passerai, vous passerez, nous passerons tous.

MARTON *en riant*.

Ah, ah, ah, j'entre si bien dans ce que vous dites, que mon cœur a déjà passé avec vous.

FRONTIN.

Comment donc?

MARTON.

Doucement, voilà la Marquise, la mère de Rosimond qui vient.

SCENE IV.

LA MARQUISE, FRONTIN,
MARTON.

LA MARQUISE.

JE suis charmée de vous trouver-là, Marton, je vous cherchois, que disiez vous à Frontin? Parliez vous de mon fils?

MARTON.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

Eh bien, que pense de lui Hortense? Ne lui déplaît-il point? Je voulois vous demander ses sentimens, dites-les moi, vous les savez sans doute, & vous me les apprendrez plus librement qu'elle, sa politesse me les cacheroit, peut-être, s'ils n'étoient pas favorables.

MARTON.

C'est à peu-près de quoi nous nous entretenions, Frontin & moi, Madame; nous disions que Monsieur votre fils est très-aimable, & ma Maîtresse le voit tel qu'il est; mais je demandois s'il l'aimeroit.

LA MARQUISE.

Quand on est faite comme moi...

Le Petit Maître corrige ;
crois que cela n'est pas douteux , & ce n'est
pas de lui dont je m'embarrasse.

FRONTIN.

C'est ce que je répondois.

MARTON.

Oui , vous m'avez parlé d'une vapeur de
tendresse , qu'il lui a pris pour elle ; mais une
vapeur se dissipe.

LA MARQUISE.

Que veut dire une vapeur ?

MARTON.

Frontin vient de me l'expliquer , Madam-
me , c'est comme un étonnement de cœur ;
& un étonnement ne dure pas ; sans comp-
ter que les commodités de la fidélité conju-
gale , sont un grand article.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est donc , que ce langage-
là , Marton ? Je veux savoir ce que cela signi-
fie. D'après qui répétez-vous tant d'extrava-
gances ? car vous n'êtes pas folle , & vous ne
les imaginez pas sur le champ.

MARTON.

Non , Madame , il n'y a qu'un moment
que je sai ce que je vous dis-là , c'est une
instruction que vient de me donner Frontin
sur le cœur de son Maître , & sur l'agréable
économie des mariages de Paris.

LA MARQUISE.

Cet impertinent ?

FRONTIN.

Ma foi , Madame , si j'ai tort c'est la faute
du beau monde que j'ai copié ; j'ai rapporté
la mode , je lui ai donné l'état des choses &
le plan de la vie ordinaire.

LA MARQUISE.

Vous êtes un sot , taisez-vous ; vous pen-
sez bien , Marton , que mon fils n'a nulle part
à de pareilles extravagances ; il a de l'esprit ,
il a des mœurs , il aimera Hortense , & con-
noîtra ce qu'elle vaut ; pour toi , je te recom-
manderai à ton Maître , & lui dirai qu'il te
corrige. *(elle s'en va.)*

SCENE V.

MARTON, FRONTIN.

MARTON *éclatant de rire.*

HA , ha , ha , ha.

FRONTIN.

Ha , ha , ha ha.

MARTON.

Ha. Mon ingénuité te charme-t-elle en-
core ?

FRONTIN.

Non , mon admiration s'étoit méprise ;

18 *Le Petit Maître corrigé ;*
c'est ta malice qui est admirable.

MARTON.

Ha, ha, pas mal, pas mal.

FRONTIN *lui présente la main.*

Allons, touche-là, Marton.

MARTON.

Pourquoi donc ? ce n'est pas la peine.

FRONTIN.

Touche là, te dis-je, c'est de bon cœur.

MARTON *lui donnant la main.*

Eh bien, que veux-tu dire ?

FRONTIN.

Marton, ma foi tu as raison, j'ai fait l'impertinent tout à l'heure.

MARTON.

Le vrai faquin.

FRONTIN.

Le sot, le fat.

MARTON.

Oh ! mais tu tombes à présent dans un excès de raison, tu vas me réduire à te louer.

FRONTIN.

J'en veux à ton cœur, & non pas à tes éloges.

MARTON.

Tu es encore trop convalescent, j'ai peur des rechutes.

FRONTIN.

Il faut pourtant que tu m'aimes.

Comédie

19

MARTON.

Doucement ; vous redevenez fat.

FRONTIN.

Paix, voici mon original qui arrive.

SCENE VI.

ROSIMOND, FRONTIN.

MARTON.

ROSIMOND *à Frontin.*

AH, tu es ici toi, & avec Marton ? je ne te plains pas : Que te disoit-il, Marton ? Il te parloit d'amour, je gage ; hé ! n'est-ce pas ? Souvent ces quoquins-là sont plus heureux que d'honnêtes gens. Je n'ai rien vu de si joli que vous, Marton, il n'y a point de femme à la Cour qui ne s'accommodât de cette figure-là.

FRONTIN.

Je m'en accommoderois encore mieux qu'elle.

ROSIMOND.

Dis-moi, Marton, que fait-on dans ce pays-ci ? Y a-t-il du jeu ? de la chasse ? des amours ? Ah, le sot pays, ce me semble. A propos, ce bon homme qu'on attend de la Terre pour finir notre mariage, cet oncle

B ij

Le Petit Maître corrigé ;
arrive-t-il bientôt ? Que ne se passe-t-on de
lui ? Ne peut-on se marier sans que ce pa-
rent assiste à la cérémonie ?

MARTON.

Que voulez-vous ? ces Messieurs-là, sous
prétexte qu'on est leur nièce & leur héri-
rière, s'imaginent qu'on doit faire quelque at-
tention à eux. Mais je ne songe pas que ma
Maîtresse m'attend.

ROSIMOND.

Tu t'en vas, Marton ? Tu es bien pres-
sée. A propos de ta Maîtresse, tu ne m'en
parles pas ; j'avois dit à Frontin de deman-
der si on pouvoit la voir.

FRONTIN.

Je l'ai vûe aussi, Monsieur, Marton étoit
présente, & j'allois vous rendre réponse.

MARTON.

Et moi je vais la rejoindre.

ROSIMOND.

Attends, Marton, j'aime à te voir ; tu es
la fille du monde la plus amusante.

MARTON.

Je vous trouve très-curieux à voir aussi,
Monsieur, mais je n'ai pas le tems de rester.

ROSIMOND.

Très-curieux ! Comment donc ! mais elle
a des expressions : ta Maîtresse a-t-elle au-
tant d'esprit que toi, Marton ? De quelle hu-
meur est-elle ?

MARTON.

Oh ! d'une humeur peu piquante, assez
insipide, elle n'est que raisonnable.

ROSIMOND.

Inspide & raisonnable, il est parbleu
plaisant : tu n'es pas faite pour la Province.
Quand la verrai je, Frontin ?

FRONTIN.

Monsieur, comme je demandois si vous
pouviez l'avoir dans une heure, elle m'a dit
qu'elle n'en sçavoit rien.

ROSIMOND.

Le butord !

FRONTIN.

Point du tout, je vous rends fidèlement
la réponse.

ROSIMOND.

Tu rêves ! il n'y a pas de sens à cela. Mar-
ton, tu y étois, il ne sçait ce qu'il dit : qu'a-
t-elle répondu ?

MARTON.

Précisément ce qu'il vous rapporte, Mon-
sieur, qu'elle n'en sçavoit rien.

ROSIMOND.

Ma foi, ni moi non plus.

MARTON.

Je n'en suis pas mieux instruite que vous.
Adieu, Monsieur.

ROSIMOND.

Un moment, Marton, j'avois quelque

22 *Le Petit Maître corrigé,*
chose à te dire. Frontin, m'est-il venu des
Lettres ?

FRONTIN.

A propos de Lettres, oui, Monsieur, en
voilà une qui est arrivée de quatre lieues d'ici
par un Exprès.

ROSIMOND *ouvre, & rit à part en lisant.*

Donne... Ha, ha, ha.... C'est de ma
folle de Comtesse... Hum... hum...

MARTON.

Monsieur, ne vous trompez-vous pas ?
Auriez-vous quelque chose à me dire ? Voyez,
car il faut que m'en aille.

ROSIMOND *toujours lisant.*

Hum !... hum !... Je suis à toi, Marton,
laisse-moi achever.

MARTON *à part à Frontin.*

C'est aparemment-là une Lettre de com-
merce.

FRONTIN.

Oui, quelque missive de passage.

ROSIMOND *après avoir lu.*

Vous êtes une étourdie, Comtesse. Que
dite-vous-là, vous autres ?

MARTON.

Nous disons, Monsieur, que c'est quel-
que jolie femme qui vous écrit par amou-
rette.

ROSIMOND.

Doucement, Marton, il ne faut pas dire

Comédie.

23

cela en ce Pays-ci, tout seroit perdu.

MARTON.

Adieu, Monsieur, je crois que ma Maî-
tresse m'appelle.

ROSIMOND.

Ah ! c'est d'elle dont je voulois te parler.

MARTON.

Oui, mais la mémoire vous revient quand
je pars. Tout ce que je puis pour votre ser-
vice, c'est de régaler Hortense de l'honneur
que vous lui faites de vous ressouvenir d'elle.

ROSIMOND.

Adieu, donc Marton. Elle a de la gayeté,
du badinage dans l'esprit.

SCENE VII.

ROSIMOND, FRONTIN.

FRONTIN.

O H, que non, Monsieur ; malpeste vous
ne la connoissez pas ; c'est qu'elle se
moque.

ROSIMOND.

De qui ?

FRONTIN.

De qui ? Mais ce n'est pas à moi qu'elle
parloit.

Hem?

ROSIMOND.

FRONTIN.

Monsieur, je ne dis pas que je l'approuve ; elle a tort : mais c'est une maligne Soubrette ; elle m'a décoché un trait aussi bien entendu.

ROSIMOND.

Eh, dis-moi, ne t'a-t-on pas déjà interrogé sur mon compte ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur ; Marton, dans la conversation, m'a par hazard fait quelques questions sur votre chapitre.

ROSIMOND.

Je les avois prévus : Eh bien, ces questions de hazard, quelles sont-elles ?

FRONTIN.

Elle m'a demandé si vous aviez des Maîtresses. Et moi qui ai voulu faire votre Cour.

ROSIMOND.

Ma Cour à moi ! ma Cour !

FRONTIN.

Oui, Monsieur, & j'ai dit que non, que vous étiez un garçon sage, réglé.

ROSIMOND.

Le sot avec sa règle & sa sagesse ; le plaisant éloge ! vous ne peignez pas en beau, à ce que je vois ? Heureusement qu'on ne me connoitra pas à vos portraits.

FRONTIN.

Comédie.

25

FRONTIN.

Consolez-vous, je vous ai peint à votre goût, c'est-à-dire, en laid.

ROSIMOND.

Comment !

FRONTIN.

Oui, en petit aimable, j'ai mis une troupe de folles qui courent après vos bonnes grâces ; je vous en ai donné une demie douzaine qui partageoient votre cœur.

ROSIMOND.

Fort bien.

FRONTIN.

Combien en vouliez-vous donc ?

ROSIMOND.

Qui partageoient mon cœur ! Mon cœur avoit bien affaire-là : passe pour dire qu'on me trouve aimable, ce n'est pas ma faute ; mais me donner de l'amour, à moi ! C'est un article qu'il falloit épargner à la petite personne qu'on me destine ; la demie douzaine de Maîtresses est même, un peu trop, on pouvoit en supprimer quelques unes ; il y a des occasions où il ne faut pas dire la vérité.

FRONTIN.

Bon ! si je n'avois dit que la vérité, il auroit peut-être fallu les supprimer toutes.

ROSIMOND.

Non, vous ne vous trompiez point, ce

C

Hem?

FRONTIN.

Monsieur, je ne dis pas que je l'approuve ; elle a tort : mais c'est une maligne Soubrette, elle m'a décoché un trait aussi bien entendu.

ROSIMOND.

Eh, dis-moi, ne t'a-t-on pas déjà interrogé sur mon compte ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur ; Marton, dans la conversation, m'a par hazard fait quelques questions sur votre chapitre.

ROSIMOND.

Je les avois prévus : Eh bien, ces questions de hazard, quelles sont-elles ?

FRONTIN.

Elle m'a demandé si vous aviez des Maîtresses. Et moi qui ai voulu faire votre Cour.

ROSIMOND.

Ma Cour à moi ! ma Cour !

FRONTIN.

Oui, Monsieur, & j'ai dit que non, que vous étiez un garçon sage, réglé.

ROSIMOND.

Le sot avec sa règle & sa sagesse ; le plaisant éloge ! vous ne peignez pas en beau, à ce que je vois ? Heureusement qu'on ne me connoitra pas à vos portraits.

FRONTIN.

FRONTIN.

Consolez-vous, je vous ai peint à votre goût, c'est-à-dire, en laid.

ROSIMOND.

Comment !

FRONTIN.

Oui, en petit aimable, j'ai mis une troupe de folles qui courent après vos bonnes grâces ; je vous en ai donné une demie douzaine qui partageoient votre cœur.

ROSIMOND.

Fort bien.

FRONTIN.

Combien en vouliez-vous donc ?

ROSIMOND.

Qui partageoient mon cœur ! Mon cœur avoit bien affaire-là : passe pour dire qu'on me trouve aimable, ce n'est pas ma faute ; mais me donner de l'amour, à moi ! C'est un article qu'il falloit épargner à la petite personne qu'on me destine ; la demie douzaine de Maîtresses est même, un peu trop, on pouvoit en supprimer quelques unes ; il y a des occasions où il ne faut pas dire la vérité.

FRONTIN.

Bon ! si je n'avois dit que la vérité, il auroit peut être fallu les supprimer toutes.

ROSIMOND.

Non, vous ne vous trompiez point, ce

C

n'est pas de quoi je me plains ; mais c'est que ce n'est pas par hasard qu'on vous a fait ces questions-là. C'est Hortense qui vous les a fait faire , & il auroit été plus prudent de la tranquilliser sur pareille matière , & de songer que c'est une fille de Province que je vais épouser , & qui en conclut que je dois aimer qu'elle , parce qu'apparemment elle en use de même.

FRONTIN.

Eh ! peut-être qu'elle ne vous aime pas.

ROSIMOND.

Oh peut-être ? il falloit le soupçonner ; c'étoit le plus sûr ; mais passons : est-ce là tout ce qu'elle vous a dit ?

FRONTIN.

Elle m'a encore demandé si vous aimiez Hortense.

ROSIMOND.

C'est bien des affaires.

FRONTIN.

Et j'ai crû poliment devoir répondre qu'oui.

ROSIMOND.

Poliment répondre qu'oui ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur.

ROSIMOND.

Eh ! de quoi te mêles-tu ? De quoi t'avises-tu de m'honorer d'une figure de soupçon ? Quelle platitude !

FRONTIN.

Eh parbleu , c'est qu'il m'a semblé que vous l'aimiez.

ROSIMOND.

Paix ; de la discrétion. Il est vrai , entre nous , que je lui trouve quelques grâces naïves ; elle a des traits ; elle ne déplaît pas.

FRONTIN.

Ah ! que vous aurez grand besoin d'une leçon de Marton ! Mais ne parlons pas si haut , je vois Hortense qui s'avance.

ROSIMOND.

Vient-elle ! Je me retire.

FRONTIN.

Ah ! Monsieur , je crois qu'elle vous voit.

ROSIMOND.

N'importe ; comme elle a dit qu'elle ne sçavoit pas quand elle pourroit me voir , ce n'est pas à moi à juger qu'elle le peut à présent , & je me retire par respect en attendant qu'elle en décide. C'est ce que tu lui diras si elle te parle.

FRONTIN.

Ma foi , Monsieur , si vous me consultez , ce respect-là ne vaut pas le diable.

ROSIMOND *en s'en allant.*

Ce qu'il y a de commode à vos conseils , c'est qu'il est permis de s'en moquer.

SCENE VIII.

HORTENSE, MARTON,
FRONTIN.

HORTENSE.
IL me semble avoir vu ton Maître ici?
FRONTIN.

Oui, Madame, il vient de sortir par respect pour vos volontés.

HORTENSE.

Comment !...

MARTON.

C'est sans doute à cause de votre réponse de tantôt ; vous ne sçaviez pas quand vous pourriez le voir.

FRONTIN.

Et il ne veut pas prendre sur lui de décider la chose.

HORTENSE.

Eh bien, je la décide, moi ; va lui dire que je le prie de revenir, que j'ai à lui parler.

FRONTIN.

J'y cours, Madame, & je lui ferai grand plaisir, car il vous aime de tout son cœur. Il ne vous en dira peut-être rien, à cause de

sa dignité de joli homme. Il y a des règles Il-dessus ; c'est une foiblesse ; excusez-là, Madame, je sçais son secret, je vous le confie pour son bien ; & dès qu'il vous l'aura dit lui-même, oh ! ce sera bien le plus aimable homme du monde. Pardon, Madame, de la liberté que je prends ; mais Marton, avec qui je voudrois bien faire une fin, fera aussi mon excuse. Marton, prends nos intérêts en main ; empêches Madame de nous haïr, car, dans le fond, ce seroit dommage, à une bagatelle près, en vérité nous méritons son estime.

HORTENSE riant.

Frontin aime son Maître, & cela est louable.

MARTON.

C'est de moi qu'il tient tout le bon sens qu'il vous montre.

corrigé,

SCENE IX.

HORTENSE, MARTON.

HORTENSE.

IL t'a donc paru que ma réponse a piqué Rosimond ?

MARTON.

Je l'en ai vû déconcerté , quoiqu'il ait feint d'en badiner , & vous voyez bien que c'est de pur dépit qu'il se retire.

HORTENSE.

Je le renvoye chercher , & cette démarche-là le flattera peut-être ; mais elle ne le flattera pas long-temps. Ce que j'ai à lui dire rabattra de sa présomption. Cependant, Marton , il y a des momens où je suis toute prête de laisser-là Rosimond avec ses ridiculités , & d'abandonner le projet de le corriger. Je sens que je m'y intéresse trop ; que le cœur s'en mêle , & y prend trop de part : je ne le corrigerai peut-être pas , & j'ai peur d'en être fâchée.

MARTON.

Eh courage ! Madame, vous réussirez, vous dis-je ; voilà déjà d'assez bons petits mouvemens qui lui prennent ; je crois qu'il est

Comédie.

31

bien embarrassé. J'ai mis le valet à la raison, je l'ai réduit : vous réduirez le Maître. Il fera un peu plus de façon ; il disputera le terrain : il faudra le pousser à bout. Mais c'est à vos genoux que je l'attends ; je l'y vois d'avance ; il faudra qu'il y vienne. Continuez ; ce n'est pas avec des yeux comme les vôtres qu'on manque son coup ; vous le verrez.

HORTENSE.

Je le souhaite, Mais tu as parlé au Valet, Rosimond n'a-t-il point quelque inclination à Paris ?

MARTON.

Non ; il n'y a encore été amoureux que de la réputation d'être aimable.

HORTENSE.

Et moi, Marton, dois-je en croire Frontin ? Seroit-il vrai que son Maître eût de la disposition à m'aimer ?

MARTON.

Nous le tenons, Madame, & mes observations sont justes.

HORTENSE.

Cependant, Marton, il ne vient point.

MARTON.

Oh ! mais prétendez-vous qu'il soit tout d'un coup comme un autre ? Le bel air ne veut pas qu'il accourt : il vient , mais négligemment , & à son aise.

Cvij

Le Petit Maître corrigé.
HORTENSE.

Il feroit bien impertinent qu'il y man-
quât !

MARTON.

Voilà toujours votre pere à sa place ; il
a peut-être à vous parler , & je vous laisse.

HORTENSE.

S'il va me demander ce que je pense de
Rosimond , il m'embarrassera beaucoup , car
je ne veux pas lui dire qu'il me déplaît , &
je n'ai jamais eu tant d'envie de le dire.

SCENE X.

HORTENSE , CHRISANTE.

CHRISANTE.

MA fille , je désespere de voir ici mon
frere , je n'en reçois point de nouvelles ;
& s'il n'en vient point aujourd'hui ou de-
main au plus tard , je suis d'avis de terminer
votre mariage.

HORTENSE.

Pourquoi , mon pere , il n'y a pas de né-
cessité d'aller si vite. Vous sçavez combien
il m'aime , & les égards qu'on lui doit ;
laissons-le achever les affaires qui le retien-
nent ; différans de quelques jours pour lui
en donner le temps.

Comédie.

33

CHRISANTE.

C'est que la Marquise me presse , & ce
mariage-ci me paroît si avantageux , que je
voudrois qu'il fût déjà conclu.

HORTENSE.

Née ce que je suis , & avec la fortune que
j'ai , il seroit difficile que j'en fîsse un mau-
vais , vous pouvez choisir.

CHRISANTE.

Eh comment choisir mieux ! Biens , nais-
sance , rang , crédit à la Cour ; vous trou-
vez tout ceci avec une figure aimable , as-
sûrément.

HORTENSE.

J'en conviens , mais avec bien de la jeu-
nelle dans l'esprit.

CHRISANTE.

Et à quel âge voulez-vous qu'on l'ait
jeune ?

HORTENSE.

Le voici.

SCENE XI.

CHRISANTE, HORTENSE;
ROSIMOND.

CHRISANTE.

M Arquis, je disois à Hortense que mon frere tarde beaucoup, & que nous nous impatienterons à la fin, qu'en dites-vous?

ROSIMOND.

Sans doute, je serai toujours du parti de l'impatience.

CHRISANTE.

Et moi aussi. Adieu, je vais rejoindre la Marquise.

SCENE XII.

ROSIMOND, HORTENSE.

ROSIMOND.

JE me rends à vos ordres, Madame; on m'a dit que vous me demandiez.

HORTENSE.

Moi! Monsieur... Ah! vous avez raison;

oui, j'ai chargé Frontin de vous prier de ma part, de revenir ici; mais comme vous n'êtes pas revenu sur le champ, parce qu'apparemment on ne vous a pas trouvé, je ne m'en souvenois plus.

ROSIMOND *riant*.

Voilà une distraction dont j'aurois envie de me plaindre. Mais à propos de distraction, pouvez-vous me voir à présent, Madame? Y êtes-vous bien déterminée?

HORTENSE.

D'où vient donc ce discours, Monsieur?

ROSIMOND.

Tantôt vous ne sçaviez pas si vous le pouviez, m'a-t-on dit; & peut être est-ce encore de même?

HORTENSE.

Vous ne demandiez à me voir qu'une heure après, & c'est une espee d'avenir dont je ne répondois pas.

ROSIMOND.

Ah! cela est vrai; il n'y a rien de si exact. Je me rappelle ma commission, c'est moi qui ai tort, & je vous en demande pardon. Si vous sçaviez combien le séjour de Paris & de la Cour nous gâtent sur les formalités, en vérité, Madame, vous m'excuseriez; c'est une certaine habitude de vivre avec trop de liberté, une aisance de façons que je condamne, puisqu'elle vous déplaît, mais

36 *Le Petit Maître corrigé,*
à laquelle on s'accoutume, & qui vous jette
ailleurs dans les impolitesse que vous
voyez.

HORTENSE.

Je n'ai pas remarqué qu'il y en ait dans
ce que vous avez fait, Monsieur, & sans
avoir vu Paris, ni la Cour, personne au monde
n'aime plus les façons unies que moi :
parlons de ce que je voulois vous dire.

ROSIMOND.

Quoi ! vous, Madame, quoi ! de la beauté,
des graces, avec ce caractère d'esprit-là,
& cela dans l'âge où vous êtes, vous me
surprenez ; avouez-moi la vérité, combien
ai-je de Rivaux ? Tout ce qui vous voit,
tout ce qui vous approche, soupire : ah ! je
m'en doute bien, & je n'en serai pas quitte
à moins. La Province me le pardonnera-t-elle ?
Je viens vous enlever : convenons
qu'elle y fait une perte irréparable.

HORTENSE.

Il peut y avoir ici quelques personnes qui
ont de l'amitié pour moi, & qui pourroient
m'y regretter ; mais ce n'est pas de quoi il s'agit.

ROSIMOND.

Eh ! quel secret, ceux qui vous voyent,
ont-ils pour n'être que vos amis avec ces
yeux-là ?

Comédie.

37

HORTENSE.

Si parmi ces amis il en est qui soient autre
chose, du moins sont-ils discrets, & je
ne les connois pas. Ne m'interrompez plus,
je vous prie.

ROSIMOND.

Vraiment, je m'imagine bien qu'ils soupirent
tout bas, & que le respect les fait taire.
Mais à propos de respect, n'y manquerois-je
pas un peu, moi, qui ai pensé dire que je vous
aime. Il y a bien quelque petite chose à redire
à mes discours, n'est-ce pas, mais ce n'est pas
ma faute. (*Il veut lui prendre une main.*)

HORTENSE.

Doucement, Monsieur, je renonce à
vous parler.

ROSIMOND.

C'est que sérieusement vous êtes belle avec
excès ; vous l'êtes trop, le regard le plus
vif, le plus beau teint : ah ! remerciez-moi,
vous êtes charmante, & je n'en dis presque
rien ; la parure la mieux entendue ; vous
avez-là de la dentelle d'un goût exquis, ce
me semble. Passez-moi l'éloge de la dentelle ;
quand nous marie-t-on ?

HORTENSE.

A laquelle des deux questions voulez-vous
que je réponde d'abord ? A la dentelle, ou au
mariage ?

ROSIMOND.

Comme il vous plaira. Que faisons-nous
cet après-midi ?

HORTENSE.

Attendez, la dentelle est passable ; de cet
après-midi le hazard en décidera ; de notre
mariage, je ne puis rien en dire, & c'est
de quoi j'ai à vous entretenir, si vous vou-
lez bien me laisser parler. Voilà tout ce que
vous me demandez, je pense ? Venons au
mariage.

ROSIMOND.

Il devrait être fait ; les parens ne finissent
point !

HORTENSE.

Je voulois vous dire au contraire qu'il
seroit bon de le différer, Monsieur.

ROSIMOND.

Ah ! le différer, Madame !

HORTENSE.

Oui, Monsieur, qu'en pensez-vous ?

ROSIMOND.

Moi, ma foi, Madame, je ne pense point,
je vous épouse. Ces choses-là sur tout, quand
elles sont aimables, veulent être expédiées,
on y pense après.

HORTENSE.

Je crois que je n'irai pas si vite : il faut
s'aimer un peu quand on s'épouse.

ROSIMOND.

Mais je l'entends bien de même.

HORTENSE.

Et nous ne nous aimons point.

ROSIMOND.

Ah ! c'est une autre affaire ; la difficulté ne
me regarderoit point : il est vrai que j'espé-
rois, Madame, j'espérois, je vous l'avoue.
Seroit-ce quelque partie de cœur déjà liée ?

HORTENSE.

Non, Monsieur, je ne suis, jusqu'ici ;
prévenue pour personne.

ROSIMOND.

En tout cas, je vous demande la préfé-
rence. Quant au retardement de notre ma-
riage, dont je ne vois pas les raisons, je
ne m'en mêlerai point, je n'aurois garde, on
me mène, & je suivrai.

HORTENSE.

Quelqu'un vient ; faites réflexion à ce que
je vous dis, Monsieur.

SCENE XIII.

DORANTE, DORIMENE,
HORTENSE, ROSIMOND.

ROSIMOND *allant à Dorimene*

Eh ! vous voilà , Comtesse. Comment !
avec Dorante ?

LA COMTESSE *embrassant Hortense.*

Eh ! bon jour , ma chere enfant ! Com-
ment se porte-t-on ici ? Nous sommes ali-
lés , au moins , Marquis

ROSIMOND.

Je le sçais.

LA COMTESSE.

Mais nous nous voyons peu. Il y a trois
ans que je ne suis venue ici.

HORTENSE.

On ne quitte pas volontiers Paris pour
la Province.

DORIMENE.

On y a tant d'affaires , de dissipations !
les momens s'y passent avec tant de rapi-
dité !

ROSIMOND.

Eh ! où avez-vous pris ce garçon-là ,
Comtesse ?

DORIMENE.

DORIMENE *à Hortense.*

Nous nous sommes rencontrés. Vous vou-
lez bien que je vous le présente ?

ROSIMOND.

Qu'en dis-tu , Dorante ? ai-je à me louer du
choix qu'on a fait pour moi ?

DORANTE.

Tu es trop heureux.

ROSIMOND *à Hortense.*

Tel que vous le voyez , je vous le don-
ne pour une espee de sage qui fait peu de
cas de l'amour : de l'air dont il vous regarde
pourtant , je ne le crois pas trop en sûreté
ici.

DORANTE.

Je n'ai vû nulle part de plus grand dan-
ger , j'en conviens.

DORIMENE *riant.*

Sur ce pied-là , sauvez-vous , Dorante ,
sauvez-vous.

HORTENSE.

Trêve de plaisanterie , Messieurs.

ROSIMOND.

Non , sérieusement , je ne plaisante point ;
je vous dis qu'il est frappé , je vois cela dans
ses yeux : remarquez-vous comme il rougit ?
Parbleu je voudrois bien qu'il soupirât , &
je vous le recommande.

DORIMENE.

Ah ! doucement , il m'appartient , c'est

Le petit Maître corrigé ;
une espece d'infidelité qu'il me feroit ; et
je l'amene , à moins que vous ne teniez
sa place , Marquis.

ROSIMOND.

Assurément j'en trouve l'idée tout-à-fait
plaisante , & c'est dequoi nous amuser ici.
(*à Hortense.*) N'est-ce pas , Madame ? Al-
lons , Dorante , rendez vos premiers hom-
mages à votre Vainqueur.

DORANTE.

Je n'en suis plus aux premiers.

SCENE XIV.

DORANTE , DORIMENE ;
HORTENSE , ROSIMOND ,
MARTON.

MARTON.

Madame , Monsieur le Comte m'en-
voye sçavoir qui vient d'arriver ?

DORIMENE.

Nous allons l'en instruire nous-mêmes.
Venez , Marquis , donnez-moi la main ;
vous êtes mon Chevalier. (*à Hortense.*) Et
vous , Madame , voilà le vôtre.

(*Dorante presente la main à Hortense.*)

(*Marton fait signe à Hortense.*)

HORTENSE.

Je vous suis , Messieurs. Je n'ai qu'un
mot à dire.

SCENE XV.

MARTON , HORTENSE.

HORTENSE.

Que me veux-tu , Marton ? Je n'ai pas
le tems de rester , comme tu vois.

MARTON.

C'est une Lettre que je viens de trouver ,
Lettre d'amour écrite à Rosimond , mais
d'un amour qui me paroît sans conséquence.
La Dame qui vient d'arriver pourroit bien
l'avoir écrite ; le billet est d'un stile qui res-
semble à son air.

HORTENSE.

Y a-t-il bien des tendresses ?

MARTON.

Non , vous dis-je , point d'amour & beau-
coup de folies ; mais puisque vous êtes pres-
sée , nous en parlerons tantôt. Rosimond
devient-il un peu plus supportable ?

HORTENSE.

Toujours aussi impertinent qu'il est aimable.
Je te quitte.

Dij

44 *Le Petit Maître corrigé ;*
MARTON.

Monsieur l'Impertinent, vous avez beau
faire, vous deviendrez charmant sur ma
parole, je l'ai entrepris.

Fin du premier Acte.



Comédie.

45

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, DORANTE.

LA MARQUISE.

A V A N Ç O N S encore quelques pas ;
Monsieur, pour être plus à l'écart,
j'aurois un mot à vous dire ; vous êtes l'ami
de mon fils, & autant que j'en puis juger, il
ne sauroit avoir fait un meilleur choix.

DORANTE.

Madame, son amitié me fait honneur.

LA MARQUISE.

Il n'est pas aussi raisonnable que vous me
paraissez l'être ; & je voudrois bien que vous
m'aidassiez à le rendre plus sensé dans les cir-
constances où il se trouve ; vous savez qu'il
doit épouser Hortense ; nous n'attendons
que l'instant pour terminer ce mariage ; d'où
vient, Monsieur, le peu d'attention qu'il a
pour elle ?

DORANTE.

Je l'ignore, & n'y ai pas pris garde, Madame.

LA MARQUISE.

Je viens de le voir avec Dorimene, il ne la quitte point depuis qu'elle est ici; & vous, Monsieur, vous ne quittez point Hortense.

DORANTE.

Je lui fais ma cour, parce que je suis chez elle.

LA MARQUISE.

Sans doute, & je ne vous désapprouve pas, mais ce n'est pas à Dorimene à qui il faut que mon fils fasse aujourd'hui la sienne; & personne ici ne doit montrer plus d'empressement que lui pour Hortense.

DORANTE.

Il est vrai, Madame.

LA MARQUISE.

Sa conduite est ridicule, elle peut choquer Hortense, & je vous conjure, Monsieur, de l'avertir qu'il en change; les avis d'un ami comme vous lui feront peut-être plus d'impression que les miens; vous êtes venu avec Dorimene, je la connois fort peu; vous êtes de ses amis, & je souhaiterois qu'elle ne souffrît pas que mon fils fût toujours auprès d'elle; en vérité, la bienséance en souffre un peu; elle est alliée de la maison où nous sommes; mais elle est venue

foi sans qu'on l'y appellât; y reste-t-elle? Part-elle aujourd'hui?

DORANTE.

Elle ne m'a pas instruit de ses desseins.

LA MARQUISE.

Si elle partoit je n'en serois pas fâchée, & je lui en aurois obligation; pourriez-vous le lui faire entendre?

DORANTE.

Je n'ai pas beaucoup de pouvoir sur elle; mais je verrai Madame, & tâcherai de répondre à l'honneur de votre confiance.

LA MARQUISE.

Je vous le demande en grace, Monsieur, & je vous recommande les intérêts de mon fils & de votre ami.

DORANTE *pendant qu'elle s'en va.*

Elle a ma foi beau dire, puisque son fils néglige Hortense, il ne tiendra pas à moi que je n'en profite auprès d'elle.

~~~~~

## SCENE II.

DORANTE, DORIMENE.

DORIMENE.

O U est allé le Marquis, Dorante ? je me sauve de cette cohue de Province : ah ! les ennuyans personnages ! Je me meurs de l'extravagance des complimens qu'on m'a fait, & que j'ai rendus. Il y a deux heures que je n'ai pas le sens commun, Dorante, pas le sens commun ; deux heures que je m'entretiens avec une Marquise, qui se tient d'un droit, qui a des gravités, qui prend des mines d'une dignité ; avec une petite Baronne si folichonne, si remuante, si méthodiquement étourdie ; avec une Comtesse si franche, qui m'estime tant, qui m'estime tant, qui est de si bonne amitié ; avec une autre qui est si mignone, qui a de si jolis tours de tête, qui accompagne ce qu'elle dit avec des mains si pleines de graces ; une autre qui glapit si spirituellement, qui traîne si bien ses mots, qui dit si souvent, mais Madame, cependant Madame, il me paroît pourtant ; & puis un bel esprit si diffus, si éloquent, une jalouse si difficile en mérite, si peu touchée  
du

du mien, si intriguée de ce qu'on m'en trouvoit. Enfin, un agréable qui m'a fait des phrases, mais des phrases ! d'une perfection ! qui m'a déclaré des sentimens qu'il n'osoit me dire ; mais des sentimens d'une délicatesse assaisonnée d'un respect que j'ai trouvé d'une fadeur ! d'une fadeur !

DORANTE.

Oh ! on respecte beaucoup ici, c'est le ton de la Province. Mais vous cherchez Rosimond, Madame ?

DORIMENE.

Oui, c'est un étourdi à qui j'ai à parler tête à tête ; & grace à tous ces originaux qui m'ont obsédée, je n'en ai pas encore eu le temps : il nous a quitté. Où est-il ?

DORANTE.

Je pense qu'il écrit à Paris, & je sors d'un entretien avec sa mere.

DORIMENE.

Tant pis, cela n'est pas amusant, il vous en reste encore un air froid & raisonnable, qui me gagneroit si nous restions ensemble ; je vais faire un tour sur la terrasse : allez, Dorante, allez dire à Rosimond que je l'y attens.

DORANTE.

Un moment, Madame, je suis chargé d'une petite commission pour vous ; c'est que je vous avertis que la Marquise ne trouve pas  
E

50 *Le Petit Maître corrigé,*  
bon que vous entreteniez le Marquis.

DORIMENE.

Elle ne le trouve pas bon ! Eh bien, vous  
verrez que je l'en trouverai meilleur.

DORANTE.

Je n'en ai pas douté : mais ce n'est pas là  
tout ; je suis encore prié de vous inspirer  
l'envie de partir.

DORIMENE.

Je n'ai jamais eû tant d'envie de rester.

DORANTE.

Je n'en suis pas surpris ; cela doit faire  
cet effet-là.

DORIMENE.

Je commençois à m'ennuyer ici, je ne m'y  
ennuye plus ; je m'y plais, je l'avoue ; sans  
ce discours de la Marquise, j'aurois pû me  
contenter de défendre à Rosimond de se ma-  
rier, comme je l'avois résolu en venant ici ;  
mais on ne veut pas que je le voye : on sou-  
haite que je parte : il m'épousera.

DORANTE.

Cela seroit très plaisant.

DORIMENE.

Oh ! il m'épousera. Je pense qu'il n'y per-  
dra pas : Et vous, je veux aussi que vous  
nous aidiez à le débarrasser de cette petite  
fille ; je me propose un plaisir infini de ce qui  
va arriver ; j'aime à déranger les projets, c'est  
ma folie ; sur-tout, quand je les dérange d'u-

*Comédie.*

51

ne manière avantageuse. Adieu ; je prétens  
que vous épousiez Hortense, vous Voilà ce  
que j'imagine ; reglez-vous là-dessus, en-  
tendez-vous ? Je vais trouver le Marquis.

DORANTE *pendant qu'elle part.*

Puisse la folle me dire vrai !

~~~~~

SCENE III.

ROSIMOND, DORANTE,
FRONTIN.

ROSIMOND *à Frontin en entrant.*

C Herches, vois par tout ; & sans dire
qu'elle est à moi, demande-la à tout
le monde ; c'est à peu près dans ces endroits-
ci que je l'ai perdue.

FRONTIN.

Je ferai ce que je pourrai, Monsieur.

ROSIMOND *à Dorante.*

Ah ! c'est toi, Dorante : dis-moi ; par
hasard, n'aurois-tu point trouvé une Lettre
à terre ?

DORANTE.

Non.

ROSIMOND.

Cela m'inquiète.

Le Petit Maître corrigé,
DORANTE.

Eh, de qui est-elle?

ROSIMOND.

De Dorimene; & malheureusement elle est d'un style un peu familier sur Hortense; elle l'y traite de petite Provinciale qu'elle ne veut pas que j'épouse; & ces bonnes gens-ey seroient un peu scandalisés de l'épithète.

DORANTE.

Peut-être personne ne l'aura-t-il encore ramassée: & d'ailleurs, cela te chagrine-t-il tant?

ROSIMOND.

Ah! très-doucement; je ne m'en défes-pere pas.

DORANTE.

Ce qui en doit arriver doit être fort in-
férent à un homme comme toi.

ROSIMOND.

Aussi me l'est-il. Parlons de Dorimene; c'est elle qui m'embarrasse. Je t'avouerai con-fidemment que je ne fais qu'en faire. T'a-t-elle dit qu'elle n'est venue ici que pour m'em-pêcher d'épouser? Elle a quelque alliance avec ces gens-ci. Dès qu'elle a sçu que ma mere m'avoit brusquement amené de Paris chez eux pour me marier; qu'a-t-elle fait? Elle a une terre à quelques lieues de la leur; elle y est venue; & à peine arrivée, m'a écrit, par un exprès, qu'elle venoit ici, &

Comédie.

53

que je la verrois une heure après sa lettre, qui est celle que j'ai perdue.

DORANTE.

Oui, j'étois chez elle alors, & j'ai vu partir l'exprès qui nous a précédé: mais enfin c'est une très-aimable femme & qui t'aime beaucoup.

ROSIMOND.

J'en conviens. Il faut pourtant que tu m'aides à lui faire entendre raison.

DORANTE.

Pourquoi donc? Tu l'aimes aussi apparemment, & cela n'est pas étonnant.

ROSIMOND.

J'ai encore quelque goût pour elle, elle est vive, emportée, ébourdée, bruyante. Nous avons lié une petite affaire de cœur ensemble, & il y a deux mois que cela dure: deux mois, le terme est honnête; cependant aujourd'hui, elle s'avise de se piquer d'une belle pas-sion pour moi. Ce mariage-ci lui déplaît, elle ne veut pas que je l'acheve, & de vingt galanteries qu'elle a eues en sa vie, il faut que la nôtre soit la seule qu'elle honore de cette opiniâtreté d'amour: il n'y a que moi à qui cela arrive!

DORANTE.

Te voilà donc bien agité? Quoi! tu crains les conséquences de l'amour d'une jolie fem-me, parce que tu te maries! Tu as de ces sen-

E ij

54 *Le Petit Maître corrigé ;*
timens bourgeois, toi Marquis ? Je ne te reconnois pas ! Je te croyois plus dégagé que cela ; j'osois quelquesfois entretenir Hortense : mais je vois bien qu'il faut que je parte, & je n'y manquerai pas. Adieu.

ROSIMOND.

Venez, venez ici. Qu'est-ce que c'est que cette fantaisie là ?

DORANTE.

Elle est sage. Il me semble que la Marquise ne me voit pas volontiers ici, & qu'elle n'aime pas à me trouver en conversation avec Hortense, & je te demande pardon de ce que je vais te dire ; mais il m'a passé dans l'esprit que tu avois pu l'indisposer contre moi, & te servir de la méchante humeur, pour m'insinuer de m'en aller.

ROSIMOND.

Mais : oui-da, je suis peut-être jaloux. Ma façon de vivre, jusqu'ici, m'a rendu fort suspect de cette petite. Débitez-la, Monsieur, débitez-la dans le monde. En vérité vous me faites pitié ! Avec cette opinion-là sur mon compte, valez-vous la peine qu'on vous désabuse ?

DORANTE.

Je puis en avoir mal-jugé ; mais ne se trompe-t-on jamais ?

ROSIMOND.

Moi qui vous parle, suis-je plus à l'abri

Comédie. 55
de la méchante humeur de ma mère ? Ne devrois-je pas, si je l'en crois, être aux genoux d'Hortense, & lui débiter mes langueurs ? J'ai tort de n'aller pas, une houlette à la main l'entretenir de ma passion pastorale : elle vient de me quereller tout-à-l'heure, me reprocher mon indifférence ; elle m'a dit des injures, Monsieur, des injures ; m'a traité de fat, d'impertinent, rien que cela, & puis je m'entends avec elle !

DORANTE.

Ah, voilà qui est fini Marquis, je désavoue mon idée, & je t'en fais réparation,

ROSIMOND.

Dites-vous vrai ? Etes-vous bien sûr au moins que je pense comme il faut ?

DORANTE.

Si sûr à présent, que si tu allois te prendre d'amour pour cette petite Hortense dont on veut faire ta femme, tu me le dirois, que je n'en croirois rien.

ROSIMOND.

Que sçait-on ? Il y a à craindre à cause que je l'épouse, que mon cœur ne s'enflamme & ne prenne la chose à la lettre !

DORANTE.

Je suis persuadé que tu n'es point fâché que je lui en conte.

ROSIMOND.

Ah ! si fait ; très-fâché. J'en boude, & si

E iij

56 *Le Petit Maître corrigé*,
vous continuez, j'en serai au désespoir.

DORANTE.

Tu te moques de moi, & je le mérite.

ROSIMOND *riant*.

Ha ! ha, ha. Comment es-tu avec elle ?

DORANTE.

Ni bien, ni mal. Comment la trouves-tu
toi ?

ROSIMOND.

Moi ! Ma foi, je n'en sçais rien ; je ne l'ai
pas encore trop vûe ; cependant, il m'a paru
qu'elle étoit assez gentille, l'air naïf, droit
& guindé : mais jolie, comme je te dis. Ce
visage-là pourroit devenir quelque chose,
s'il appartenoit à une femme du monde, &
notre Provinciale n'en fait rien ; mais cela
est bon pour une femme, on la prend com-
me elle vient.

DORANTE.

Elle ne te conviens guère. De bonne foi,
l'épouseras-tu ?

ROSIMOND.

Il faudra bien, puisqu'on le veut : nous
l'épouserons ma mère & moi, si vous ne
nous l'enlevez pas.

DORANTE.

Je pense que tu ne t'en soucierois guère,
& que tu me le pardonnerois.

ROSIMOND.

Oh ! là-dessus, toutes les permissions du

Comédie.

57

monde au Suppliant, si elles pouvoient lui
être bonnes à quelque chose. T'amuse-t'elle ?

DORANTE.

Je ne la hais pas.

ROSIMOND.

Tout de bon ?

DORANTE.

Oui : comme elle ne m'est pas destinée,
je l'aime assez.

ROSIMOND.

Assez ? Je vous le conseille. De la passion,
Monsieur, des mouvemens pour me diver-
tir, s'il vous plaît. En sens-tu déjà un peu ?

DORANTE.

Quelquefois. Je n'ai pas ton expérience
en galanterie ; je ne suis là-dessus qu'un éco-
lier qui n'a rien vû.

ROSIMOND *riant*.

Ah ! vous l'aimez, Monsieur l'écolier : ce-
ci est sérieux, je vous défends de lui plaire.

DORANTE.

Je n'oublie cependant rien pour cela,
ainsi laissez-moi partir ; la peur de te tâcher
me reprend.

ROSIMOND *riant*.

Ha ! ha, ha, que tu es réjouissant !

SCENE IV.

MARTON, DORANTE,
ROSIMOND.

DORANTE *vient aussi.*
HA, ha, ha ! Où est votre Maîtresse,
Marton ?

MARTON.
Dans la grande allée, où elle se promène ;
Monsieur ; elle vous demandoit tout-à-l'heu-
re.

ROSIMOND.
Rien que lui, Marton ?

MARTON.
Non, que je sçache.

DORANTE.
Je te laisse, Marquis, je vais la rejoindre.

ROSIMOND.
Attens, nous irons ensemble.

MARTON.
Monsieur, j'aurois un mot à vous dire ?

ROSIMOND.
A moi, Marton ?

MARTON.
Oui, Monsieur.

DORANTE.

Je vais donc toujours devant.

ROSIMOND *à part.*
Rien que lui ? C'est qu'elle est piquée.

SCENE V.

MARTON, ROSIMOND.

ROSIMOND.

DE quoi s'agit-il, Marton ?

MARTON.
D'une Lettre que j'ai trouvée, Mon-
sieur, & qui est apparemment celle que vous
avez tantôt reçue de Frontin.

ROSIMOND.
Donne, j'en étois inquiet.

MARTON.
La voilà.

ROSIMOND.
Tu ne l'as montrée à personne apparem-
ment ?

MARTON.
Il n'y a qu'Hortense & son pere qui l'ont
vue, & je ne la leur ai montrée que pour
sçavoir à qui elle appartenait.

ROSIMOND.
Eh, ne pouviez-vous pas la voir vous-même ?

Le Petit Maître corrigé,
MARTON.

Non, Monsieur, je ne sçai pas lire, & d'ailleurs, vous en aviez gardé l'enveloppe.

ROSIMOND.

Et, ce sont eux qui vous ont dit que la lettre m'appartenoit ? Ils l'ont donc lûe ?

MARTON.

Vrayment oui, Monsieur; ils n'ont pu juger qu'elle étoit à vous que sur la lecture qu'ils en ont fait.

ROSIMOND.

Hortense présente ?

MARTON.

Sans doute. Est-ce que cette lettre est de quelque conséquence. Y a-t-il quelque chose qui les concerne ?

ROSIMOND.

Il vaudroit mieux qu'ils ne l'eussent point vûe.

MARTON.

J'en suis fâchée.

ROSIMOND.

Cela est désagréable. Eh, qu'en a dit Hortense ?

MARTON.

Rien, Monsieur, elle n'a pas paru y faire attention : mais comme on m'a chargé de vous la rendre, voulez-vous que je dise que vous ne l'avez pas reconnue.

ROSIMOND.

L'offre est obligeante & je l'accepte ; j'allois vous en prier.

Comédie
MARTON.

Oh ! de tout mon cœur, je vous le promets, quoique ce soit une précaution assez inutile, comme je vous dis, car ma Maîtresse ne vous en parlera seulement pas.

ROSIMOND.

Tant mieux, tant mieux ; je ne m'attends pas à tant de modération : seroit-ce que notre mariage lui déplaît ?

MARTON.

Non, cela ne va pas jusques-là ; mais elle ne s'y intéresse pas extrêmement non plus.

ROSIMOND.

Vous l'a-t-elle dit, Marton ?

MARTON.

Oh ! plus de dix fois, Monsieur ; & vous le sçavez bien, elle vous l'a dit à vous même ?

ROSIMOND.

Point du tout, elle a, ce me semble, parlé de différer & non pas de rompre : mais que ne s'est-elle expliquée, je ne me ferois pas avisé de soupçonner son éloignement pour moi, il faut être fait à se douter de pareille chose ?

MARTON.

Il est vrai qu'on est presque sûr d'être aimé quand on vous ressemble, aussi ma Maîtresse vous auroit-elle épousé d'abord assez volontiers : mais je ne sçais, il y a eu du malheur, vos façons l'ont choquée.

Je ne les ai pas prises en Province, à la vérité.

MARTON.

Eh ! Monsieur, à qui le dites vous ? Je suis persuadée qu'elles sont toutes des meilleures ; mais, tenez, malgré cela, je vous avoue moi-même que je ne pourrais pas m'empêcher d'en rire si je ne me retenais pas, tant elles nous paroissent plaisantes à nous autres Provinciales ; c'est que nous sommes des ignorantes. Adieu, Monsieur, je vous salue.

ROSIMOND.

Doucement ; confiez-moi ce que votre Maîtresse y trouve à redire.

MARTON.

Eh ! Monsieur, ne prenez pas garde à ce que nous en pensons : je vous dis que tout nous y paroît comique. Vous sçavez bien que vous avez peur de faire l'amoureux de ma Maîtresse, parce qu'apparemment cela ne seroit pas de bonne grace dans un joly homme comme vous ; mais comme Hortense est aimable & qu'il s'agit de l'épouser, nous trouvons cette peur là si burlesque ! si bouffonne ! qu'il n'y a point de Comédie qui nous divertisse tant ; car il est sûr que vous auriez plû à Hortense si vous ne l'aviez pas fait rire ; mais ce qui fait rire n'attendrit plus, & je vous dis cela pour vous divertir vous-même.

C'est aussi tout l'usage que j'en fais.

MARTON.

Vous avez raison, Monsieur, je suis votre servante. (*elle revient.*) Seriez-vous encore curieux d'une de nos folies ? Dès que Dorante & Dorimene sont arrivés ici, vous avez dit qu'il falloit que Dorante aimât ma Maîtresse, pendant que vous feriez l'amour à Dorimene, & cela à la veille d'épouser Hortense ; Monsieur, nous en avons pensé mourir de rire, ma Maîtresse & moi ! Je lui ai pourtant dit qu'il falloit bien que vos airs fussent dans les règles du bon savoir vivre. Rien ne l'a persuadée ; les gens de ce Pays-ci ne sentent point le mérite de ces manières-là ; c'est autant de perdu. Mais je m'amuse trop. Ne dites mot, je vous prie.

ROSIMOND.

Eh bien, Marton, il faudra se corriger : j'ai vu quelques benêts de la Province, & je les copierai.

MARTON.

Oh ! Monsieur, n'en prenez pas la peine ; ce ne seroit pas en contrefaisant le benêt, que vous seriez revenir les bonnes dispositions où ma Maîtresse étoit pour vous ; ce que je vous dis sous le secret, au moins ; mais vous ne réussirez, ni comme benêt, ni comme Comique. Adieu, Monsieur.

SCENE VI.

ROSIMOND, DORIMENE.

ROSIMOND, *un moment seul.*

EH bien, cela me guérit d'Hortense ; cette fille qui m'aime & qui se résout à me perdre, parce que je ne donne pas dans la fadeur de languir pour elle ! Voilà une forte enfant ! Allons pourtant la trouver.

DORIMENE.

Que devenez-vous donc, Marquis ? on ne sçait où vous prendre ? Est-ce votre future qui vous occupe ?

ROSIMOND.

Oui, je m'occupois des reproches qu'on me faisoit de mon indifférence pour elle, & je vais tâcher d'y mettre ordre ; elle est là-bas avec Dorante, y venez vous ?

DORIMENE.

Arrêtez, arrêtez ; il s'agit de mettre ordre à quelque chose de plus important. Quand est-ce donc que cette indifférence qu'on vous reproche pour elle lui fera prendre son parti ? Il me semble que cela demeure bien long-tems à se déterminer. A qui est-ce la faute ?

ROSIMOND,

ROSIMOND.

Ah ! vous me querellez aussi ! Dites moi, que voulez-vous qu'on fasse ? Ne sont-ce pas nos parens qui décident de cela ?

DORIMENE.

Qu'est-ce que c'est que des parens, Monsieur ? C'est l'amour que vous avez pour moi, c'est le vôtre, c'est le mien qui en décideront, s'il vous plaît. Vous ne mettrez pas des volontés de parens en parallèle avec des raisons de cette force-là, sans doute, & je veux demain que tout cela finisse.

ROSIMOND.

Le terme est court, on auroit de la peine à faire ce que vous dites-là, je désespère d'en venir à bout, moi, & vous en parlez bien à votre aise.

DORIMENE.

Ah, je vous trouve admirable ! Nous sommes à Paris, je vous perds deux jours de vûe ; & dans cet intervalle, j'apprens que vous êtes parti avec votre mere pour aller vous marier, pendant que vous m'aimez, pendant qu'on vous aime, & qu'on vient tout récemment, comme vous le sçavez, de congédier là-bas le Chevalier, pour n'avoir de liaison de cœur qu'avec vous ? Non, Monsieur, vous ne vous marierez point : n'y songez pas, car il n'en fera rien, cela est décidé ; votre mariage me déplaît. Je le passerois à un autre ; mais avec vous ? Je ne

F

suis pas de cette humeur-là, je ne sçauois ;
vous êtes un étourdi, pourquoi vous jetez-
vous dans cet inconvenient ?

ROSIMOND.

Faites-moi donc la grace d'observer que
je suis la victime des arrangemens de ma
mere.

DORIMENE.

La victime ! Vous m'édifiez beaucoup ;
vous êtes un petit garçon bien obéissant.

ROSIMOND.

Je n'aime pas à la lâcher, j'ai cette foi-
blesse-là, par exemple.

DORIMENE.

Le poltron ! Eh bien, gardez votre foi-
blesse : J'y suppléerai, je parlerai à votre pré-
tendue.

ROSIMOND.

Ah ! que je vous reconnois bien à ces ten-
dres inconsiderations-là ! Je les adore, ayons
pourtant un peu plus de flegme ici ; car que
lui direz-vous ? que vous m'aimez ?

DORIMENE.

Que nous nous aimons.

ROSIMOND.

Voilà qui va fort bien ; mais vous ressou-
venez-vous que vous êtes en Province, où il
y a des regles, des maximes de décence qu'il
ne faut point choquer ?

DORIMENE.

Plaisantes maximes ! Est-il défendu de s'ai-
mer, quand on est aimable ? Ah ! il y a des
puerilités qui ne doivent pas arrêter. Je vous
épouserai, Monsieur, j'ai du bien, de la nais-
sance, qu'on nous marie ; c'est peut-être le
vrai moyen de me guérir d'un amour que
vous ne méritez pas que je conserve.

ROSIMOND.

Nous marier ! Des gens qui s'aiment ! Y
songez-vous ? Que vous a fait l'amour pour
le pousser à bout ? Allons trouver la Compa-
gnie.

DORIMENE.

Nous verrons. Surtout, point de mariage
ici, commençons par-là. Mais que vous veut
dire Frontin ?

SCENE VII.

ROSIMOND, DORIMENE,
FRONTIN.

FRONTIN *tout éssoufflé.*

Monsieur ! j'ai un mot à vous dire.

ROSIMOND.

Parles.

F ij . 1

FRONTIN.

Il faut que nous soyons seuls, Monsieur.

DORIMENE.

Et moi je reste parce que je suis curieuse.

FRONTIN.

Monsieur, Madame est de trop; la moitié de ce que j'ai à vous dire est contr'elle.

DORIMENE.

Marquis, faites parler ce saquin-là.

ROSIMON.

Parleras-tu, maraud?

FRONTIN.

J'enrage; mais n'importe. Eh bien, Monsieur, ce que j'ai à vous dire, c'est que Madame ici nous portera malheur à tous deux;

DORIMENE.

Le sot!

ROSIMOND.

Comment?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, si vous ne changez pas de façon, nous n'en tenons plus rien. Pendant que Madame vous amuse, Dorante nous égorge.

ROSIMOND.

Que fait-il donc?

FRONTIN.

L'amour, Monsieur, l'amour, à votre belle Hortence!

DORIMENE.

Votre belle: Voilà une Epithete bien placée!

FRONTIN.

Je défie qu'on la place mieux: si vous entendiez là bas comme il se démène, comme les déclarations vont dru, comme il entasse les soupirs, j'en ai déjà compté plus de trente de la dernière conséquence, sans parler des genuflexions, des exclamations: Madame, par-ci, Madame, par-là! ah, les beaux yeux! ah! les belles mains! Et ces mains-là, Monsieur, il ne les marchande pas, il en attrappe toujours quelqu'une, qu'on retire! couci, couci, & qu'il baise avec un appétit qui me desesperé, je l'ai laissé comme il en retenoit une sur qui il s'étoit déjà jetté plus de dix fois, malgré qu'on en eût, ou qu'on n'en eût pas, & j'ai peur qu'à la fin elle ne lui reste.

ROSIMOND & DORIMENE riant.

Hé, hé, hé, ...

ROSIMOND.

Cela est pourtant vif?

FRONTIN.

Vous riez?

ROSIMOND riant, parlant de Dorimene.

Oui, cette main-ci, voudra peut-être bien me dédommager du tort qu'on me fait sur l'autre.

DORIMENE lui donnant la main.

Il y a de l'équité.

ROSIMOND lui baisant la main.

Qu'en dis-tu, Frontin, suis-je, si à plaindre?

FRONTIN.

Monsieur, on sçait bien que Madame a des mains; mais je vous trouve toujours en arriere.

DORIMENE

Renvoyez cet homme-là, Monsieur; j'admire votre sang-froid.

ROSIMOND.

Va-t'en. C'est Marton qui lui a tourné la cervelle!

FRONTIN.

Non, Monsieur, elle m'a corrigée, j'étois petit Maître aussi - bien qu'un autre; je ne voulois pas aimer Marton que je dois épouser, parce que je croiois qu'il étoit mal-honnête d'aimer sa future; mais cela n'est pas vrai, Monsieur, fiez-vous à ce que je dis, je n'étois qu'un sot, je l'ai bien compris. Faites comme moi, j'aime à présent de tout mon cœur, & je le dis tant qu'on veut: suivez mon exemple; Hortense vous plaît, je l'ai remarqué, ce n'est que pour être joli homme, que vous la laissez-là, & vous ne ferez point joli, Monsieur.

DORIMENE.

Marquis, que veut-il donc dire avec son Hortense, qui vous plaît? Qu'est-ce que cela signifie? Quel travers vous donne-t-il là?

ROSIMOND.

Qu'en sçais-je? Que voulez-vous qu'il ait

vû? On veut que je l'épouse & je l'épouserai; d'empressement? on ne m'en a pas vû beaucoup jusqu'ici, je ne pourrai pourtant me dispenser d'en avoir, & j'en aurai parce qu'il le faut: voilà tout ce que j'y sçache; vous allez bien vite. (*à Frontin.*) Retire-toi.

FRONTIN.

Quel dommage de négliger un cœur tout neuf! cela est si rare!

DORIMENE.

Partira-t-il?

ROSIMOND.

Va-t'en donc! Faut-il que je te chasse?

FRONTIN.

Je n'ai pas tout dit, la Lettre est retrouvée, Hortense & Monsieur le Comte l'ont lûe d'un bout à l'autre, mettez-y ordre; ce maudit papier est encore de Madame.

DORIMENE.

Quoi! parle-t-il du Billet que je vous ai envoyé ici de chez moi?

ROSIMOND.

C'est du même que j'avois perdu.

DORIMENE.

Eh bien, le hazard est heureux, cela les met au fait.

ROSIMOND.

Oh, j'ai pris mon parti là-dessus, je m'en démêlerai bien: Frontin nous tirera d'affaires.

FRONTIN.

Monsieur, on sçait bien que Madame a des mains ; mais je vous trouve toujours en arriere.

DORIMENE

Renvoyez cet homme-là, Monsieur ; j'admire votre sang-froid.

ROSIMOND.

Va-t'en. C'est Marton qui lui a tourné la cervelle !

FRONTIN.

Non, Monsieur, elle m'a corrigée, j'étois petit Maître aussi-bien qu'un autre ; je ne voulois pas aimer Marton que je dois épouser, parce que je croiois qu'il étoit mal-honnête d'aimer sa future ; mais cela n'est pas vrai, Monsieur, fiez-vous à ce que je dis, je n'étois qu'un sot, je l'ai bien compris. Faites comme moi, j'aime à présent de tout mon cœur, & je le dis tant qu'on veut : suivez mon exemple ; Hortense vous plaît, je l'ai remarqué, ce n'est que pour être joli homme, que vous la laissez-là, & vous ne serez point joli, Monsieur.

DORIMENE.

Marquis, que veut-il donc dire avec son Hortense, qui vous plaît ? Qu'est-ce que cela signifie ? Quel travers vous donne-t-il là ?

ROSIMOND.

Qu'en sçais-je ? Que voulez-vous qu'il ait

vu ? On veut que je l'épouse & je l'épouserai ; d'empressement ? on ne m'en a pas vu beaucoup jusqu'ici, je ne pourrai pourtant me dispenser d'en avoir, & j'en aurai parce qu'il le faut : voilà tout ce que j'y sçache ; vous allez bien vite. (*à Frontin.*) Retire-toi.

FRONTIN.

Quel dommage de négliger un cœur tout neuf ! cela est si rare !

DORIMENE.

Partira-t-il ?

ROSIMOND.

Va-t'en donc ! Faut-il que je te chasse ?

FRONTIN.

Je n'ai pas tout dit, la Lettre est retrouvée, Hortense & Monsieur le Comte l'ont lue d'un bout à l'autre, mettez-y ordre ; ce maudit papier est encore de Madame.

DORIMENE.

Quoi ! parle-t-il du Billet que je vous ai envoyé ici de chez moi ?

ROSIMOND.

C'est du même que j'avois perdu.

DORIMENE.

Eh bien, le hazard est heureux, cela les met au fait.

ROSIMOND.

Oh, j'ai pris mon parti là-dessus, je m'en démêlerai bien : Frontin nous tirera d'affaires.

Moi, Monsieur ?

ROSIMOND.

Oui, toi-même.

DORIMENE.

On n'a pas besoin de lui là-dedans, il n'y a qu'à laisser aller les choses.

ROSIMOND.

Ne vous embarrassez pas, voici Hortense & Dorante qui s'avancent, & qui paroissent s'entretenir avec assez de vivacité.

FRONTIN.

Eh bien, Monsieur, si vous ne m'en croyez pas, cachez-vous un moment derrière cette petite pallissade, pour entendre ce qu'ils disent, vous aurez le tems, ils ne vous voyent point.

(Frontin s'en va.)

ROSIMOND.

Il n'y auroit pas grand mal, le voulez-vous, Madame ? C'est une petite plaisanterie de campagne.

DORIMENE.

Oui-dà, cela nous divertira.

SCENE VIII.

ROSIMOND, DORIMENE,
au bout du Théâtre, DORANTE,
HORTENSE, *à l'autre bout.*

HORTENSE.

JE vous crois sincère, Dorante ; mais quelques soient vos sentimens, je n'ai rien à y répondre jusqu'ici ; on me destine à un autre. *(à part.)* Je crois que je vois Rosimond.

DORANTE.

Il fera donc votre Epoux, Madame ?

HORTENSE.

Il ne l'est pas encore. *(à part.)* C'est lui avec Dorimene.

DORANTE.

Je n'oserois vous demander s'il est aimé.

HORTENSE.

Ah ! doucement : je n'hésite point à vous dire que non ?

DORIMENE *à Rosimond.*

Cela vous afflige-t'il ?

ROSIMOND.

Il faut qu'elle m'ait vu.

HORTENSE.

Ce n'est pas que j'aye de l'éloignement

Le Petit Maître corrigé,
pour lui ; mais si j'aime jamais , il en coûtera
un peu davantage pour me rendre sensible !
Je n'accorderai mon cœur qu'aux soins les
plus tendres , qu'à tout ce que l'amour aura
de plus respectueux , de plus soumis ; il san-
dra qu'on me dise mille fois , je vous aime
avant que je le croye , & que je m'en soucie ;
qu'on se fasse une affaire de la dernière im-
portance de me le persuader ; qu'on ait la
modestie de craindre d'aimer en vain , &
qu'on me demande enfin mon cœur comme
une grâce qu'on sera trop heureux d'obte-
nir. Voilà à quel prix j'aimerai , Dorante , &
je n'en rabattrai rien ; il est vrai qu'à ces con-
ditions-là , je cours risque de rester insensi-
ble , sur-tout de la part d'un homme comme
le Marquis , qui n'en est pas réduit à ne sou-
pirer que pour une Provinciale , & qui , au pis-
aller , a touché le cœur de Dorimène.

DORIMÈNE après avoir écouté.

Au pis-aller ! dit-elle , au pis-aller ! avare
çons , Marquis ?

ROSIMOND.

Quel est donc votre dessein ?

DORIMÈNE.

Laissez-moi faire , je ne gâterai rien.

HORTENSE.

Quoi ! vous êtes-là , Madame ?

DORIMÈNE.

Eh oui , Madame , j'ai eu le plaisir de vous
entendre ; vous peignez si bien ! Qui est-ce

qui me prendroit pour un pis-aller , cela me
ressemble tout-à-fait pourtant. Je vous ap-
prends en revanche que vous nous tirez d'un
grand embarras ; Rosimond vous est indiffe-
rent & c'est fort bien fait , il n'osoit vous le
dire : mais je parle pour lui ; son pis-aller lui
est cher , & tout cela vient à merveille.

ROSIMOND riant.

Comment donc ! vous parlez pour moi ?
Mais point du tout Comtesse ! Finissons , je
vous prie ; je ne reconnois point là mes sen-
timens.

DORIMÈNE.

Taisez-vous , Marquis ; votre politesse ici ,
consiste à garder le silence : imaginez - vous
que vous n'y êtes point.

ROSIMOND.

Je vous dis qu'il n'est pas question de poli-
tesse , & que ce n'est pas-là ce que je pense.

DORIMÈNE.

Il bat la campagne. Ne faut-il pas en venir
à dire ce qui est vrai ? Votre cœur & le mien
sont engagés , vous m'aimez.

ROSIMOND en riant.

Eh ! qui est-ce qui ne vous aimeroit pas ?

DORIMÈNE.

L'occasion se présente de le dire & je le dis ;
il faut bien que Madame le sache.

ROSIMOND.

Oui ! Ceci est sérieux.

Elle s'en doutoit ; je ne lui aprens presque rien

ROSIMOND.

Ah, très-peu de chose !

DORIMENE.

Vous avez beau m'interrompre, on ne vous écoute pas. Voudriez-vous l'épouser, Hortense, prévenu d'une autre passion ? Non Madame, il faut qu'un mari vous aime, votre cœur ne s'en passeroit pas ; ce sont vos usages, ils sont fort bons : n'en sortez point & travaillons de concert à rompre votre mariage.

ROSIMOND.

Parbleu, Mesdames, je vous traverserai donc, car je vais travailler à le conclure ?

HORTENSE.

Eh ! non, Monsieur, vous ne vous ferez point ce tort-là, ni à moi non plus.

DORANTE.

En effet, Marquis, à quoi bon seindre ? Je sçais ce que tu penses, tu me l'as confié, d'ailleurs, quand je t'ai dit mes sentimens pour Madame, tu ne les a pas désapprouvés.

ROSIMOND.

Je ne me souviens point de cela, & vous êtes un étourdi, qui me ferez des affaires avec Hortense.

HORTENSE.

Eh ! Monsieur, point de mystère ! Vous n'ignorez pas mes dispositions, & il ne s'agit point ici de complimens.

ROSIMOND.

Eh ! quoi ! Madame, faites vous quelque attention à ce qu'on dit-là ? Ils se divertissent.

DORANTE.

Mais, parlons françois. Est-ce que tu aimes Madame ?

ROSIMOND.

Ah ! je suis ravi de vous voir curieux : c'est bien à vous à qui j'en dois rendre compte. (*à Hortense.*) Je ne suis pas embarrassé de ma réponse : mais approuvez, je vous prie, que je mortifie sa curiosité.

DORIMENE *riant.*

Ha, ha, ha, ha !.... il me prend envie aussi de lui demander s'il m'aime ? voulez-vous gager qu'il n'osera me l'avouer ? m'aimez-vous Marquis ?

ROSIMOND.

Courage, je suis en butte aux questions.

DORIMENE.

Ne l'ai-je pas dit ?

ROSIMOND *à Hortense.*

Et vous, Madame, ferez-vous la seule qui ne m'en ferez point ?

78. *Le Petit Maître corrigé*,
HORTENSE.
Je n'ai rien à sçavoir.

~~~~~

### SCENE IX.

FRONTIN, ROSIMOND,  
DORIMENE, DORANTE,  
HORTENSE.

FRONTIN.  
**M**onsieur, je vous avertis que voilà vo-  
tre mere avec Monsieur le Comte, qui  
vous cherchent, & qui viennent vous parler.

ROSIMOND *à Frontin.*

Reste ici.

DORANTE.  
Je te laisse donc, Marquis.

DORIMENE.  
Adieu, je reviendrai sçavoir ce qu'ils vous  
auront dit.

HORTENSE.  
Et moi je vous laisse penser à ce que vous  
leur direz.

ROSIMOND.  
Un moment, Madame; que tout ce qui  
vient de se passer, ne vous fasse aucune im-  
pression: vous voyez ce que c'est que Dori-  
mene; vous avez dû démêler son esprit &

*Comédie.* 79

la trouver singuliere. C'est une maniere de  
petit maître en femme qui tire sur le coquet,  
sur le Cavalier même, n'y faisant pas grande  
façon pour dire ses sentimens, & qui s'avise  
d'en avoir pour moi, que je ne sçaurois brus-  
quer comme vous voyez; mais vous croyez  
bien qu'on sçait faire la difference des per-  
sonnes; on distingue, Madame, on distin-  
gue. Hâtons-nous de conclure pour finir  
tout cela, je vous en supplie.

HORTENSE.

Monsieur, je n'ai pas le tems de vous ré-  
pondre; on approche. Nous nous verrons  
tantôt.

ROSIMOND *quand elle part.*

La voilà, je crois, radoucie.

~~~~~

SCENE X.

FRONTIN, ROSIMOND.

FRONTIN.

JE n'ai que faire ici, Monsieur.
ROSIMOND.

Reste; il va peut-être être question de ce
billet perdu, & il faut que tu le prenes sur
ton compte.

G iij

Vous n'y songez pas, Monsieur ! Le diable qui a bien des secrets, n'auroit pas celui de persuader les gens, s'il étoit à ma place ; d'ailleurs Marton sçait qu'il est à vous.

ROSIMOND.

Je le veux, Frontin, je le veux, je suis convenu avec Marton, qu'elle diroit que je n'ai sçu ce que c'étoit ; ainsi, imaginez, faites comme il vous plaira, mais tirez-moi d'intrigue.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

SCENE XI.

ROSIMOND, FRONTIN, LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE.

MOn fils, Monsieur le Comte a besoin d'un éclaircissement, sur certaine Lettre sans adresse, qu'on a trouvée & qu'on croit s'adresser à vous ? Dans la conjoncture ou vous êtes, il est juste qu'on soit instruit là-dessus : parlez-nous naturellement, le style en est un peu libre sur Hortense ; mais on ne s'en prend point à vous.

ROSIMOND.

Tout ce que je puis dire à cela, Madame ; c'est que je n'ai point perdu de Lettre ;

LE COMTE.

Ce n'est pourtant qu'à vous qu'on peut avoir écrit celle dont nous parlons, Monsieur le Marquis ; & j'ai dit même à Marton, de vous la rendre. Vous l'a-t-elle rapportée ?

ROSIMOND.

Oui, elle m'en a montré une qui ne m'appartenoit point, (*à Frontin.*) A propos, ne m'as-tu pas dit, toi, que tu en avois perdu une ? c'est peut-être la tienne.

FRONTIN.

Monsieur, oui, je ne m'en ressouvenois plus ; mais cela se pourroit bien.

LE COMTE.

Non, non, on vous y parle à vous positivement, le nom de Marquis y est répété deux fois, & on y signe la Comtesse pour tout nom, ce qui pourroit convenir à Dominene.

ROSIMOND *à Frontin.*

Eh bien, qu'en dis-tu ? Nous rendras-tu raison de ce que cela veut dire ?

FRONTIN.

Mais, oui ; je me rappelle du Marquis dans cette Lettre ; elle est, dites vous, signée la Comtesse ? Oui, Monsieur, c'est cela même, Comtesse & Marquis, voilà l'histoire.

LE COMTE *riant.*

Hé, hé, hé ! Je ne sçavois pas que Fron-

82 *Le Petit Maître corrigé*,
tintât un Marquis déguisé, ni qu'il fût en
commerce de Lettres avec des Comtesses.

LA MARQUISE.

Mon fils, cela ne paroît pas naturel.

ROSIMOND *à Frontin*.

Mais, te plaira-t-il de t'expliquer mieux ?

FRONTIN.

Eh vraiment oui, il n'y a rien de si aisé ;
on m'y appelle Marquis, n'est-il pas vrai ?

LE COMTE.

Sans doute.

FRONTIN.

Ah la folle ! On y signe Comtesse.

LA MARQUISE.

Eh bien ?

FRONTIN.

Ah, ah, ah ! l'extravagante.

ROSIMOND.

De qui parles-tu ?

FRONTIN.

D'une étourdie que vous connoissez,
Monsieur ; de Lisette.

LA MARQUISE.

De la mienne ? de celle que j'ai laissée à
Paris ?

FRONTIN.

D'elle-même.

LE COMTE *riant*.

Et le nom de Marquis, d'où te vient-il ?

Comédie.

FRONTIN.

De la grace ; je suis un Marquis de la
promotion de Lisette, comme elle est Com-
tesse de la promotion de Frontin, & cela est
ordinaire. (*au Comte.*) Tenez, Monsieur,
je connois un garçon qui avoit l'honneur
d'être à vous pendant votre séjour à Paris,
& qu'on appelloit familièrement Monsieur
le Comte. Vous étiez le premier, il étoit le
second. Cela ne se pratique pas autrement ;
voilà l'usage parmi nous autres subalternes
de qualité, pour établir quelque subordina-
tion entre la livrée bourgeoise & nous ; c'est
ce qui nous distingue.

ROSIMOND.

Ce qu'il vous dit est vrai.

LE COMTE *riant*.

Je le veux bien ; tout ce qui m'inquiète ;
c'est que ma fille a vu cette Lettre, elle ne
m'en a pourtant pas paru moins tranquille ;
mais elle est réservée, & j'aurois peur qu'elle
ne crût pas l'histoire des promotions de Fron-
tin si aisément.

ROSIMOND.

Mais aussi, de quoi s'avisent ces Maraude-
rs ?

FRONTIN.

Monsieur, chaque nation à ses coutumes ;
voilà les coutumes de la nôtre.

84 *Le Petit Maître corrigé ;*
LE COMTE.

Il y pourroit, pourtant rester une petite difficulté ; c'est que dans cette Lettre on y parle d'une Provinciale, & d'un mariage avec elle qu'on veut empêcher en venant ici, cela ressembleroit assez à notre projet.

LA MARQUISE.

J'en conviens.

ROSIMOND.

Parles ?

FRONTIN.

Oh, bagatelle. Vous allez être au fait. Je vous ai dit que nous prenions vos titres.

LE COMTE.

Oui, vous prenez le nom de vos Maîtres. Mais voilà tout apurement.

FRONTIN.

Oui, Monsieur, mais quand nos Maîtres passent par le mariage, nous autres, nous quittons le célibat, le Maître épouse la Maîtresse, & nous la Suivante, c'est encore la règle ; & par cette règle que j'observerai, vous voyez bien que Marton me revient. Lisette, qui est là-bas, le sait, Lisette est jalouse, & Marton est tout de suite une Provinciale, & tout de suite on menace de venir empêcher le mariage ; il est vrai qu'on n'est pas venu, mais on vouloit venir.

LA MARQUISE.

Tout cela se peut, Monsieur le Comte ;

Comédie.

85

& d'ailleurs, il n'est pas possible de penser que mon fils préférât Dorimene à Hortense, il faudroit qu'il fût aveugle.

ROSIMOND.

Monsieur est-il bien convaincu ?

LE COMTE.

N'en parlons plus, ce n'est pas même votre amour pour Dorimene qui m'inquiéteroit ; je sçais ce que c'est que ces amours là : entre vous autres gens du bel air, souffrez que je vous dise que vous ne vous aimez guère, & Dorimene notre alliée est un peu sur ce ton-là. Pour vous, Marquis, croyez-moi, ne donnez plus dans ces façons, elles ne sont pas dignes de vous ; je vous parle déjà comme à mon gendre : vous avez de l'esprit & de la raison, & vous êtes né avec tant d'avantage, que vous n'avez pas besoin de vous distinguer par de faux airs ; restez ce que vous êtes, vous en vaudrez mieux ; mon âge, mon estime pour vous, & ce que je vais vous devenir me permettent de vous parler ainsi.

ROSIMOND.

Je n'y trouve point à redire.

LA MARQUISE.

Et je vous prie, mon fils, d'y faire attention.

LE COMTE.

Changeons de discours ; Marton est-elle là ? Regarde, Frontin.

Le Petit Maître corrigé.
FRONTIN.

Oui, Monsieur, je l'apperçois qui passe
avec ces Dames. (*Il l'appelle.*) Marton!

MARTON paroit.

Qu'est-ce qui me demande?

LE COMTE.

Dites à ma fille de venir.

MARTON.

La voilà qui s'avance, Monsieur.

SCENE XII.

HORTENSE, DORIMENE,
DORANTE, ROSIMOND,
LA MARQUISE, LE COMTE,
MARTON, FRONTIN.

LE COMTE.

Approchez, Hortense, il n'est plus nécessaire d'attendre mon frere; il me l'écrit lui-même, & me mande de conclure; ainsi nous signons le Contrat ce soir, & nous vous marions demain.

HORTENSE *se mettant à genoux.*

Signer le Contrat ce soir, & demain me marier. Ah! mon pere, souffrez que je me jette à vos genoux pour vous conjurer qu'il ne crovois pas qu'on iroit

Comédie.

87

si vite, & je devois vous parler tantôt.
LE COMTE *relevant sa fille, & se tournant du côté de la Marquise.*

J'ai prévu ce que je vois-là. Ma fille, je sens les motifs de votre refus; c'est ce billet qu'on a perdu qui vous alarme; mais Rosimond dit qu'il ne sçait ce que c'est. Et Frontin...

HORTENSE.

Rosimond est trop honnête homme pour le nier sérieusement; mon pere, les vœux qu'on avoit pour nous ont peut-être pu l'engager d'abord à le nier; mais j'ai si bonne opinion de lui, que je suis persuadée qu'il ne le défavouera plus. (*à Rosimond.*) Ne justifierez-vous pas ce que je dis-là, Monsieur?

ROSIMOND,

En verité, Madame, je suis dans une si grande surprise....

HORTENSE.

Marton vous l'a vu recevoir, Monsieur.

FRONTIN.

Et non, celui-là étoit à moi, Madame; je viens d'expliquer cela; demandez.

HORTENSE.

Marton! on vous a dit de le rendre à Rosimond, l'avez-vous fait? dites la verité?

MARTON.

Ma foi, Monsieur, le cas devient trop

grave, il faut que je parle : Oui, Madame, je l'ai rendu à Monsieur qui l'a remis dans sa poche ; je lui avois promis de dire qu'il ne l'avoit pas repris, sous prétexte qu'il ne lui appartenoit pas, & j'aurois glissé cela tout doucement si les choses avoient glissé de même : mais j'avois promis un petit mensonge, & non pas un faux serment, & c'en seroit un que de badiner avec des interrogations de cette force-là ; ainsi donc, Madame, j'ai rendu le billet, Monsieur l'a repris ; & si Frontin dit qu'il est à lui, je suis obligée en conscience de déclarer que Frontin est un fripon.

FRONTIN.

Je ne l'étois que pour le bien de la chose, moi, c'étoit un service d'ami que je rendois.

MARTON.

Je me rappelle même que Monsieur, en ouvrant le billet que Frontin lui donnoit, s'est écrié : c'est de ma folle de Comtesse ! Je ne sçais de qui il parloit.

LE COMTE à *Dorimène*.

Je n'ose vous dire que j'en ai reconnu l'écriture ; j'ai reçu de vos Lettres, Madame.

DORIMÈNE.

Vous jugez bien que je n'attendrai pas les explications ; qu'il les fasse. (*Elle sort.*)

LA MARQUISE *sortant aussi.*

Il peut épouser qui il voudra, mais je ne veux

veux plus le voir, & je le déshérite.

LE COMTE *qui la suit.*

Nous ne vous laisserons pas dans ce dessein-là, Marquise.

(*Hortense les suit.*)

DORANTE à *Rosimond* en s'en allant.

Ne t'inquiète pas, nous appaiserons la Marquise, & heureusement te voilà libre.

FRONTIN.

Et cassé.

SCENE XIII.

FRONTIN, ROSIMOND.

ROSIMOND *regarde Fomin, & puis rit.*

HA, ha, ha !

FRONTIN.

J'ai vu qu'on pleuroit de ses pertes, mais je n'en ai jamais vu rire ; il n'y a pourtant plus d'Hortense.

ROSIMOND.

Je la regrette, dans le fond.

FRONTIN.

Elle ne vous regrette guère, elle.

ROSIMOND.

Plus que tu ne crois, peut être.

H

FRONTIN.

Elle en donne de belles marques !

ROSIMOND.

Ce qui m'en fâche , c'est que me voilà
pourtant obligé d'épouser cette folle de Com-
tesse ; il n'y a point d'autre parti à prendre ;
car , à propos de quoi Hortense me refuse-
roit-elle , si ce n'est à cause de Dorimene. Il
faut qu'on le fâche , & qu'on n'en doute pas :
Je suis outré ; allons , tout n'est pas désespéré ,
je parlerai à Hortense , & je la ramènerai.
Qu'en dis-tu ?

FRONTIN.

Rien. Quand je suis affligé ; je ne pense
plus.

ROSIMOND.

Oh ! que veux-tu que j'y fasse ?

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARTON, HORTENSE.
FRONTIN.

HORTENSE.

JE ne sçais plus quel parti prendre.

MARTON.

Il est , dit-on , dans une extrême agita-
tion , il se fâche , il fait l'indifferent à ce que
dit Frontin ; il va trouver Dorimene , il la
quitte ; quelquefois il soupire : ainsi , ne vous
rebutez pas , Madame ; voyez ce qu'il vous
veut , & ce que produira le désordre d'esprit
où il est ; allons jusqu'au bout.

HORTENSE.

Où , Marton , je le crois touché , & c'est-
là ce qui m'en rebute le plus ; car qu'est-ce
que c'est que la ridicule d'un homme qui
m'aime , & qui , par vaine gloire , n'a pu en-
core se résoudre à me le dire aussi franche-

Hij

Le Petit Maître corrigé ;
ment, aussi naïvement qu'il le sent.

MARTON.

Eh ! Madame, plus il se débat, & plus il s'affoiblit ; il faut bien que son impertinence s'épuise ; achevez de l'en guérir. Quel reproche ne vous seriez-vous pas un jour s'il s'en retournoit ridicule ? je lui avois donné de l'amour, vous diriez-vous, & ce n'est pas là un présent si rare ; mais il n'avoit point de raison, je pouvois lui en donner, il n'y avoit peut-être que moi qui en fût capable, & j'ai laissé partir cette honnête homme sans lui rendre ce service-là qui nous auroit tant accommodé tous deux. Cela est bien dur ; je ne méritois pas les beaux yeux que j'ai.

HORTENSE.

Tu badines, & je ne ris point ; car si je ne réussis pas, je serai défolée, je te l'avoue ; achevons pourtant.

MARTON.

Ne l'épargnez point : désesperez-le pour le vaincre ; Frontin là bas attend votre réponse pour la porter à son Maître. Lui dira-t-il qu'il vienne ?

HORTENSE.

Dis-lui d'approcher.

MARTON à Frontin.

Avance.

HORTENSE.

Sçais-tu ce que me veut ton Maître ?

FRONTIN.

Hélas ! Madame, il ne le sçait pas lui-même, mais je crois le sçavoir.

HORTENSE.

Apparemment qu'il a quelque motif ; puisqu'il demande à me voir.

FRONTIN.

Non, Madame, il n'y a encore rien de réglé là-dessus ; & en attendant, c'est par force qu'il demande à vous voir ; il ne sçauroit faire autrement : il n'y a pas moyen qu'il s'en passe ; il faut qu'il vienne.

HORTENSE.

Je ne t'entends point.

FRONTIN.

Je ne m'entends pas trop non plus, mais je sçais bien ce que je veux dire.

MARTON.

C'est son cœur qui le mène en dépit qu'il en ait, voilà ce que c'est.

FRONTIN.

Tu l'as dit ; c'est son cœur qui a besoin du vôtre, Madame ; qui voudroit l'avoir à bon marché ; qui vient sçavoir à quel prix vous le mettez ; le marchander du mieux qu'il pourra, & finir par en donner tout ce que vous voudrez ; tout ménager qu'il est, c'est ma pensée.

HORTENSE.

A tout hazard, va le chercher.

SCENE II.

HORTENSE, MARTON,

HORTENSE.

Marton, je ne veux pas lui parler d'abord, je suis d'avis de l'impatienter; dis lui que dans le cas présent je n'ai pas jugé qu'il fut nécessaire de nous voir, & que je le prie de vouloir bien s'expliquer avec toi sur ce qu'il a à me dire; s'il insiste, je ne m'écarte point, & tu m'en avertiras.

MARTON.

C'est bien dit : hâtez-vous de vous retirer, car je crois qu'il avance.

SCENE III.

MARTON, ROSIMOND.

O ROSIMOND agité.
U est donc votre Maîtresse?

MARTON.

Monsieur, ne pouvez-vous pas me confier ce que vous lui voulez, après tout ce qui

C'est passé, il ne s'ied pas beaucoup, dit-elle, que vous ayiez un entretien ensemble, elle souhaiteroit se l'épargner; d'ailleurs, je m'imagine qu'elle ne veut pas inquiéter Dorante qui ne la quitte guère, & vous n'avez qu'à me dire de quoi il s'agit.

ROSIMOND.

Quoi! c'est la peur d'inquiéter Dorante qui l'empêche de venir?

MARTON.

Peut-être bien.

ROSIMOND.

Ah! celui-là me paroît neuf. On a de plaisans goûts en Province; Dorante... de sorte donc qu'elle a crû que je voulois lui parler d'amour. Ah! Marton, je suis bien aise de la désabuser; allez lui dire qu'il n'en est pas question, que je n'y songe point, qu'elle peut venir avec Dorante même si elle veut, pour plus de sûreté; dites-lui qu'il ne s'agit que de Dorimene, & que c'est une grâce que j'ai à lui demander pour elle, rien que cela; allez, ha, ha, ha!

MARTON.

Vous l'attendrez ici, Monsieur?

ROSIMOND.

Sans doute.

MARTON.

Souhaitez-vous qu'elle amène Dorante? ou viendra-t-elle seule?

ROSIMOND.

Comme il lui plaira ; quant à moi, je n'ai que faire de lui. (*Rosmond un moment seul riant.*) Dorante l'emporte sur moi. Je n'aurais pas parié pour lui ; sans cet avis - là j'allois faire une belle tentative ! Mais que me veut cette femme-ci ?

SCENE IV.

DORIMENE, ROSIMOND.

DORIMENE.

MArquis, je viens vous avertir que je pars ; vous sentez bien qu'il ne me convient plus de rester, & je n'ai plus qu'à dire adieu à ces gens-ci. Je retourne à ma terre ; de-là, à Paris où je vous attends pour notre mariage ; car il est devenu nécessaire depuis l'éclat qu'on a fait ; vous ne pouvez me vanger du dédain de votre mere que par-là ; il faut absolument que je vous épouse.

ROSIMOND.

Eh oui, Madame, on vous épousera : mais j'ai pour nous, à présent, quelques mesures à prendre, qui ne demandent pas que vous soyez présente, & que je manquerois si vous ne me laissez pas.

DORIMENE.

DORIMENE.

Qu'est-ce que c'est que ces mesures ? Dites-les moi en deux mots.

ROSIMOND.

Je ne sçauois ; je n'en ai pas le tems.

DORIMENE.

Donnez-m'en la moindre idée, ne faites rien sans conseil : vous avez quelque fois besoin qu'on vous conduise, Marquis, voyons le parti que vous prenez.

ROSIMOND.

Vous me chagrinez. (*à part.*) Que lui dirai-je ? C'est que je veux ménager un accommodement entre vous & ma mere.

DORIMENE.

Cela ne vaut rien ; je n'en suis pas encore d'avis : écoutez-moi.

ROSIMOND.

Eh, morbleu ! Ne vous embarrassez pas, c'est un mouvement qu'il faut que je me donne.

DORIMENE.

D'où vient le faut-il ?

ROSIMOND.

C'est qu'on croiroit peut-être que je regrette Hortense, & je veux qu'on sache qu'elle ne me refuse que parce que j'aime ailleurs.

DORIMENE.

Eh bien, il n'en sera que mieux que je

sois présente, la preuve de votre amour en fera encore plus forte, quoiqu'à vrai dire, elle soit inutile; ne sçait-on pas que vous m'aimez? Cela est si bien établi & si croyable.

ROSIMOND.

Eh! De grace, Madame, allez-vous-en.
(à part) Ne pourrai-je l'écarter?

DORIMENE.

Attendez donc; ne pouvez-vous m'empêcher qu'avec l'agrément de votre mère? Il seroit plus flatteur pour moi qu'on s'en passât, si cela se peut, & d'ailleurs c'est que je ne me racommoderai point: je suis piquée.

ROSIMOND.

Restez piquée, soit; ne vous racommodez point, ne m'épousez pas: mais retirez-vous pour un moment.

DORIMENE.

Que vous êtes entêté!

ROSIMOND à part.

L'incommode femme!

DORIMENE.

Parlons raison. A qui vous adressez-vous?

ROSIMOND.

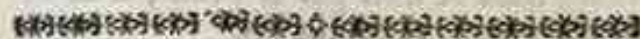
Puisque vous voulez le sçavoir, c'est à Hortense que j'attens, & qui arrive, je pense.

DORIMENE.

Je vous laisse donc, à condition que je reviendrai sçavoir ce que vous aurez conclu avec elle: entendez-vous?

ROSIMOND.

Eh! non, tenez-vous en repos; j'irai vous le dire.



SCENE V.

ROSIMOND, HORTENSE,
MARTON.

MARTON *en entrant, à Hortense.*

MADAME, n'hésitez point à entretenir Monsieur le Marquis, il m'a assuré qu'il ne seroit point question d'amour entre vous, & que ce qu'il a à vous dire ne concerne uniquement que Dorimene; il m'en a donné sa parole.

ROSIMOND à part.

Le préambule est fort nécessaire.

HORTENSE.

Vous n'avez qu'à rester, Marton.

ROSIMOND à part.

Autre précaution.

MARTON à part.

Voyons comme il s'y prendra.

Que puis-je faire pour obliger Dorimene ;
Monsieur ?

R O S I M O N D *à part.*

Je me sens ému .. (*haut*) Il ne s'agit plus de rien , Madame , elle m'avoit prié de vous engager à disposer l'esprit de ma mere en sa faveur ; mais ce n'est pas la peine , cette démarche-là ne réussiroit pas.

H O R T E N S E.

J'en ai meilleure augure ; essayons toujours : mon pere y songeoit , & moi aussi ; Monsieur : ainsi, comptez tous deux sur nous Est-ce-là tout ?

R O S I M O N D.

J'avois à vous parler de son billet qu'on a trouvé , & je venois vous protester que je n'y ai point de part ; que j'en ai senti tout le manque de raison , & qu'il m'a touché plus que je ne puis le dire.

M A R T O N *en riant.*

Hélas !

H O R T E N S E.

Pure bagatelle qu'on pardonne à l'amour.

R O S I M O N D.

C'est qu'assurément vous ne méritez pas la façon de penser qu'elle y a eu ; vous ne la méritez pas.

M A R T O N *à part.*

Vous ne la méritez pas ?

H O R T E N S E.

Je vous jure , Monsieur , que je n'y ai point pris garde , & que je n'en agirai pas moins vivement dans cette occasion-ci. Vous n'avez plus rien à me dire , je pense ?

R O S I M O N D.

Notre entretien vous est si à charge , que j'hésite de le continuer.

H O R T E N S E.

Parlez , Monsieur.

M A R T O N *à part.*

Ecoutons.

R O S I M O N D.

Je ne sçaurois revenir de mon étonnement : j'admire le mal entendu qui nous sépare ; car enfin , pourquoi rompons-nous ?

M A R T O N *riant à part.*

Voyez quelle aisance !

R O S I M O N D.

Un mariage arrêté , convenable , que nos parens souhaitoient , dont je faisois tout le cas qu'il falloit , par quelle tracasserie arrive-t-il qu'il ne s'acheve pas ? Cela me passe.

H O R T E N S E.

Ne devez-vous pas être charmé , Monsieur , qu'on vous débarrasse d'un mariage où vous ne vous engagiez que par complaisance ?

R O S I M O N D.

Par complaisance !

MARTON.

Par complaisance ! Ah ! Madame , où se récriera-t-on , si ce n'est ici ? Malheur à tout homme qui pourroit écouter cela de sang froid.

ROSIMOND.

Elle a raison. Quand on n'examine pas les gens , voilà comme on les explique.

MARTON *à part.*

Voilà comme on est un sot.

ROSIMOND.

J'avois crû pourtant vous avoir donné quelque preuve de délicatesse de sentiment. (*Hortense rit.*) (*Rosimond continue.*) Oui, Madame, de délicatesse.

MARTON *toujours à part.*

Cet homme-là est incurable.

ROSIMOND.

Il n'y a qu'à suivre ma conduite ; toutes vos attentions ont été pour Dorante , songez-y ; à peine m'avez-vous regardé : là-dessus, je me suis piqué , cela est dans l'ordre. J'ai paru manquer d'empressement, j'en conviens , j'ai fait l'indifférent , même le fier ; si vous voulez ; j'étois fâché : cela est-il si désoobligeant ? Est-ce là de la complaisance ? Voilà mes torts. Auriez-vous mieux aimé qu'on ne prît garde à rien ? Qu'on ne sentît rien ? Qu'on eût été content sans devoir l'être ? Et fit-on jamais aux gens les reproches que vous me faites, Madame ?

HORTENSE.

Vous vous plaignez si joliment , que je ne me lasserois point de vous entendre ; mais il est tems que je me retire. Adieu , Monsieur.

MARTON.

Encore un instant, Monsieur me charme ; on ne trouve pas toujours des amans d'une espèce aussi rare.

ROSIMOND.

Mais , restez donc , Madame , vous ne me dites mot ; convenons de quelque chose. Y a-t-il matière de rupture entre nous ? Où allez-vous ? Presser ma mère de se racommoder avec Dorimene ? Oh , vous me permettriez de vous retenir ! Vous n'irez pas. Qu'elles restent brouillées , je ne veux point de Dorimene ; je n'en veux qu'à vous. Vous laisserez-là Dorante , & il n'y a point ici , s'il vous plaît , d'autre racommodement à faire que le mien avec vous ; il n'y en a point de plus pressé. Ah ça , voyons ; vous rendez-vous justice ? Me la rendez-vous ? Croyez-vous qu'on sente ce que vous valez ? Sommes-nous enfin d'accord ? En est-ce fait ? Vous ne me répondez rien.

MARTON.

Tenez , Madame , vous croyez peut-être que Monsieur le Marquis ne vous aime point , parce qu'il ne vous le dit pas bien bour-

Le Petit Maître corrigé ;
geoisement, & en termes précis ; mais faut-il réduire un homme comme lui à cette extrémité-là ? Ne doit-on pas l'aimer gratis ? A votre place, pourtant, Monsieur, je m'y résoudrois. Qui est ce qui le saura ? Je vous garderai le secret. Je m'en vais, car j'ai de la peine à voir qu'on vous maltraite.

ROSIMOND.

Qu'est-ce que c'est que ce discours ?

HORTENSE.

C'est une Etourdie qui parle : mais il faut qu'à mon tour la vérité m'échape, Monsieur, je n'y saurois résister. C'est que votre petit jargon de galanterie me choque, me révolte, il soulève la raison : C'est pourtant dommage. Voici Dorimène qui approche, & à qui je vais confirmer tout ce que je vous ai promis, & pour vous, & pour elle.

~~~~~

## SCENE VI.

DORIMENE, HORTENSE,  
ROSIMOND.

DORIMENE.

**J**E ne suis point de trop, Madame, je sçai le sujet de votre entretien, il me l'a dit.

HORTENSE.

Oui, Madame, & je l'assûrois quemo n pere & moi n'oublierons rien pour réussir à ce que vous souhaitez.

DORIMENE.

Ce n'est pas pour moi qu'il le souhaite ; Madame, & c'est bien malgré moi qu'il vous en a parlé.

HORTENSE.

Malgré vous ? Il m'a pourtant dit que vous l'en aviez prié.

DORIMENE.

Eh, point du tout, nous avons pensé nous quereller là-dessus à cause de la répugnance que j'y avois : il n'a pas même voulu que je fusse présente à votre entretien. Il est vrai que le motif de son obstination est si tendre, que je me ferois rendue ; mais j'accours pour vous prier de laisser tout là. Je viens de rencontrer la Marquise qui m'a saluée d'un air si glacé, si dédaigneux, que voilà qui est fait, abandonnons ce projet ; il y a des moyens de se passer d'une cérémonie si désagréable : elle me rebuteroit de notre mariage.

ROSIMOND.

Il ne se fera jamais, Madame.

DORIMENE.

Vous êtes un petit emporté.

HORTENSE.

Vous voyez, Madame, jusqu'où le dépit porte un cœur tendre.

DORIMENE.

C'est que c'est une démarche si dure, si humiliante.

HORTENSE.

Elle est nécessaire ; il ne seroit pas seant de vous marier sans l'aveu de Madame la Marquise, & nous allons agir mon pere & moi, s'il ne l'a déjà fait.

ROSIMOND.

Non, Madame, je vous prie très-sérieusement qu'il ne s'en mêle point, ni vous non plus.

DORIMENE.

Et moi, je vous prie qu'il s'en mêle, & vous aussi, Hortense. Le voici qui vient, je vais lui en parler moi-même. Etes-vous content, petit ingrat ? Quelle complaisance il faut avoir !

## SCENE VII.

LE COMTE, DORANTE,  
DORIMENE, HORTENSE,  
ROSIMOND.

LE COMTE à *Dorimene*.

**V**enez, Madame, hâtez-vous de grace ; nous avons laissé la Marquise avec quelques amis qui tâchent de la gagner. Le mo-

ment m'a paru favorable : présentez vous, Madame, & venez, par vos politesses, achever de la déterminer ; ce sont des pas que la bienfaisance exige que vous fassiez. Suivez-nous aussi, ma fille ; & vous, Marquis, attendez ici, on vous dira quand il sera tems de paroître.

ROSIMOND à *part*.

Ceci est trop fort.

DORIMENE.

Je vous rends mille graces de vos soins, Monsieur le Comte. Adieu, Marquis, tranquillisez-vous donc.

DORANTE à *Rosimond*.

Point d'inquiétude, nous te rapporterons de bonnes nouvelles.

HORTENSE.

Je me charge de vous les venir dire.

## SCENE VIII.

ROSIMOND *abattu & rêveur*.  
FRONTIN.

FRONTIN *bas*.

**S**on air rêveur est de mauvais présage ...  
(*haut.*) Monsieur.

108 *Le Petit Maître corrigé,*  
ROSIMOND.

Que me veux-tu ?

FRONTIN.

Epousons-nous Hortense ?

ROSIMOND.

Non, je n'épouse personne.

FRONTIN.

Et, cet entretien que vous avez eu avec elle, il a donc mal fini ?

ROSIMOND.

Très-mal.

FRONTIN.

Pourquoi cela ?

ROSIMOND.

C'est que je lui ai déplu.

FRONTIN.

Je vous croi.

ROSIMOND.

Elle dit que je la choque.

FRONTIN.

Je n'en doute pas ; j'ai prévu son indignation.

ROSIMOND.

Quoi ! Frontin, tu trouves qu'elle a raison ?

FRONTIN.

Je trouve que vous seriez charmant, si vous ne faisiez pas le petit agréable : ce sont vos agrémens qui vous perdent.

*Comédie*  
ROSIMOND.

109

Mais, Frontin, je sors du Monde ; y étois-je si étrange ?

FRONTIN.

On s'y moquoit de nous la plupart du tems ; je l'ai fort bien remarqué, Monsieur ; les gens raisonnables ne pouvoient pas nous souffrir : en vérité, vous ne plaisiez qu'aux Dorimenes & moi aussi ; & nos camarades n'étoient que des étourdis : Je le sens bien à présent ; & si vous l'aviez senti aussi-tôt que moi, l'adorable Hortense vous auroit autant chéri que me chérit sa gentille Suivante qui m'a défait de toute mon impertinence.

ROSIMOND.

Est-ce, qu'en effet, il y auroit de ma faute ?

FRONTIN.

Regardez-moi : Est-ce que vous me reconnoissez, par exemple ? Voyez comme je parle naturellement à cette heure, en comparaison d'autrefois que je prenois des tons si fots : Bonjour, la belle enfant, qu'est-ce ? Eh ? comment vous portez-vous ? Voilà comme vous m'aviez appris à faire, & cela me fatiguoit ; au lieu qu'à présent je suis si à mon aise : Bonjour, Marton, comment te portes-tu ? Cela coule de source, & on est gracieux, avec toute la commodité possible.

ROSIMOND.

Laisse-moi, il n'y a plus de ressource:  
Et tu me chagrines.

## SCENE IX.

MARTON, FRONTIN,  
ROSIMOND.

FRONTIN *à part à Marton.*

**E**ncore une petite façon, & nous le tenons, Marton.

MARTON *à part les premiers mots.*

Je vais l'achever. Monsieur: Ma Maîtresse que j'ai rencontrée en passant, comme elle vous quitoit, m'a chargé de vous prier d'une chose qu'elle a oubliée de vous dire tantôt, & dont elle n'auroit peut-être pas le tems de vous avertir assez tôt: C'est que Monsieur le Comte pourra vous parler de Dorante, vous faire quelques questions sur son caractère; & elle souhaiteroit que vous en disiez du bien, non pas qu'elle l'aime encore; mais, comme il s'y prend d'une manière à lui plaire, il sera bon, à tout hasard, que Monsieur le Comte soit prévenu en sa faveur.

ROSIMOND.

Oh! Parbleu, c'en est trop; ce trait me

pousse à bout: Allez, Marton, dites à votre Maîtresse que son procédé est injurieux, & que Dorante, pour qui elle veut que je parle, me répondra de l'affront qu'on me fait aujourd'hui.

MARTON.

Hé, Monsieur! A qui en avez-vous? Quel mal vous fait-on? Par quel intérêt refusez-vous d'obliger ma Maîtresse, qui vous sert actuellement, vous-même, & qui en revanche, vous demande en grace de servir votre propre ami. Je ne vous conçois pas! Frontin, quelle fantaisie lui prend-il donc? Pourquoi se fâche-t-il contre Hortense? Sçais-tu ce que c'est?

FRONTIN.

Eh, mon enfant, c'est qu'il l'aime.

MARTON.

Bon! Tu rêves. Cela ne se peut pas. Dit-il vrai, Monsieur?

ROSIMOND.

Marton, je suis au désespoir!

MARTON.

Quoi! Vous?

ROSIMOND.

Ne me trahis pas; je rougirois que l'Ingrate le sût: mais, je te l'avoue, Marton; oui, je l'aime, je l'adore, & je ne sçauois supporter sa perte.

Laisse-moi, il n'y a plus de ressource:  
Et tu me chagrines.

## SCENE IX.

MARTON, FRONTIN,  
ROSIMOND.

FRONTIN *à part à Marton.*

**E**ncore une petite façon, & nous le tenons, Marton.

MARTON *à part les premiers mots.*

Je vais l'achever. Monsieur: Ma Maîtresse que j'ai rencontrée en passant, comme elle vous quitoit, m'a chargé de vous prier d'une chose qu'elle a oubliée de vous dire tantôt, & dont elle n'auroit peut-être pas le tems de vous avertir assez tôt: C'est que Monsieur le Comte pourra vous parler de Dorante, vous faire quelques questions sur son caractère; & elle souhaiteroit que vous en disiez du bien, non pas qu'elle l'aime encore; mais, comme il s'y prend d'une manière à lui plaire, il sera bon, à tout hasard, que Monsieur le Comte soit prévenu en sa faveur.

ROSIMOND.

Oh! Parbleu, c'en est trop; ce trait me

pousse à bout: Allez, Marton, dites à votre Maîtresse que son procédé est injurieux, & que Dorante, pour qui elle veut que je parle, me répondra de l'affront qu'on me fait aujourd'hui.

MARTON.

Hé, Monsieur! A qui en avez-vous? Quel mal vous fait-on? Par quel intérêt refusez-vous d'obliger ma Maîtresse, qui vous sert actuellement, vous-même, & qui en revanche, vous demande en grace de servir votre propre ami. Je ne vous conçois pas! Frontin, quelle fantaisie lui prend-il donc? Pourquoi se fâche-t-il contre Hortense? Sçais-tu ce que c'est?

FRONTIN.

Eh, mon enfant, c'est qu'il l'aime.

MARTON.

Bon! Tu rêves. Cela ne se peut pas. Dit-il vrai, Monsieur?

ROSIMOND.

Marton, je suis au désespoir!

MARTON.

Quoi! Vous?

ROSIMOND.

Ne me trahis pas; je rougirois que l'Ingrate le sût: mais, je te l'avoue, Marton: oui, je l'aime, je l'adore, & je ne sçauois supporter sa perte.

Ah ! C'est parler que cela ; voilà ce qu'on appelle des expressions.

ROSIMOND.

Garde-toi sur tout de les répéter.

MARTON.

Voilà qui ne vaut rien ; vous retombez.

FRONTIN.

Oui, Monsieur, dites toujours : je l'adore ; ce mot-là vous portera bonheur.

ROSIMOND.

L'ingrate !

MARTON.

Vous avez tort ; car il faut que je me fâche à mon tour. Est-ce que ma Maîtresse se doute seulement que vous l'aimez ; jamais le mot d'amour est-il sorti de votre bouche pour elle ? Il sembloit que vous auriez eu peur de compromettre votre importance ; ce n'étoit pas la peine que votre cœur se développât sérieusement pour ma Maîtresse, ni qu'il se mît en frais de sentiment pour elle. Trop heureuse de vous épouser, vous lui faisiez la grace d'y consentir : Je ne vous parle si franchement, que pour vous mettre au fait de vos torts ; il faut que vous les sentiez : c'est de vos façons dont vous devez rougir, & non pas d'un amour qui ne vous fait qu'honneur.

FRONTIN.

Si vous sçaviez le chagrin que nous en a-  
vous

vions, Marton & moi ; nous en étions si pénétrés. ....

ROSIMOND.

Je me suis mal conduit, j'en conviens.

MARTON.

Avec tout ce qui peut rendre un homme aimable, vous n'avez rien oublié pour vous empêcher de l'être. Souvenez-vous des discours de tantôt ; j'en étois dans une fureur....

FRONTIN.

Oui, elle m'a dit que vous l'aviez scandalisée ; car elle est notre amie.

MARTON.

C'est un mal entendu qui nous sépare ; & puis, concluons quelque chose, un mariage arrêté, convenable, dont je faisois cas : voilà de votre style ; & avec qui ? Avec la plus charmante & la plus raisonnable fille du monde, & je dirai même, la plus disposée d'abord à vous vouloir du bien.

ROSIMOND.

Ah ! Marton, n'en dis pas davantage. J'ouvre les yeux ; je me déteste, & il n'est plus tems !

MARTON.

Je ne dis pas cela, Monsieur le Marquis, votre état me touche, & peut-être touchera-t-il ma Maîtresse.

FRONTIN.

Cette belle Dame a l'air si clement.

K

MARTON.

Me promettez-vous de rester comme vous êtes ? Continüerez-vous d'être aussi aimable que vous l'êtes actuellement ? En est-ce fait ? N'ya-t-il plus de Petit Maître.

ROSIMOND.

Je suis confus de l'avoir été , Marton.

FRONTIN.

Je pleure de joie.

MARTON.

Eh bien, portez lui donc ce cœur tendre, & repentant ; jetez-vous à ses genoux, & n'en sortez point qu'elle ne vous ait fait grace.

ROSIMOND.

Je m'y jetterai, Marton, mais sans espérance, puisqu'elle aime Dorante.

MARTON.

Doucement ; Dorante ne lui a plu qu'en s'efforçant de lui plaire, & vous lui avez plu d'abord : Cela est différent : C'est reconnoissance pour lui, c'étoit inclination pour vous, & l'inclination reprendra ses droits. Je la vois qui s'avance ; nous vous laissons avec elle.

## SCENE X.

ROSIMOND, HORTENSE.

HORTENSE.

Bonnes nouvelles ! Monsieur le Marquis, tout est pacifié.

ROSIMOND, *se jettant à ses genoux.*

Et moi je meurs de douleur, & je renonce à tout, puisque je vous perds, Madame.

HORTENSE.

Ah, Ciel ! Levez-vous, Rosimond ; ne vous troublez pas, & dites moi ce que cela signifie.

ROSIMOND.

Je ne merite pas, Hortense, la bonté que vous avez de m'entendre ; & ce n'est pas en me flatant de vous fléchir, que je viens d'embrasser vos genoux. Non, je me fais justice ; je ne suis pas même digne de votre haine, & vous ne me devez que du mépris ; mais mon cœur vous a manqué de respect ; il vous a refusé l'aveu de tout l'amour dont vous l'aviez pénétré, & je veux, pour l'en punir, vous declarer les motifs ridicules du mystere qu'il vous en a fait. Oui, belle Hortense, cet amour que je ne meritois pas de sentir, je ne

K ij

vous l'ai caché que par le plus misérable, par le plus incroyable orgueil qui fût jamais. Triomphez donc d'un malheureux qui vous adoroit, qui a pourtant négligé de vous le dire, & qui a porté la présomption, jusqu'à croire que vous l'aimeriez sans cela ; voilà ce que j'étois devenu par de faux airs ; refusez m'en le pardon que je vous en demande ; prenez en réparation de mes folies l'humiliation que j'ai voulu subir en vous les apprenant ; si ce n'est pas assez, riez en vous-même, & soyez sûre d'en être toujours vengée par la douleur éternelle que j'en emporte.



## SCENE XI.

DORIMENE, DORANTE,  
HORTENSE, ROSIMOND.

DORIMENE.

ENhîn, Marquis, vous ne vous plaindrez plus ; je suis à vous, il vous est permis de m'épouser ; il est vrai qu'il m'en coûte le sacrifice de ma fierté : mais, que ne fait-on pas pour ce qu'on aime ?

ROSIMOND.

Un moment, de grace, Madame.

DORANTE.

Votre pere consent à mon bonheur, si vous y consentez vous-même, Madame.

HORTENSE.

Dans un instant, Dorante.

ROSIMOND à Hortense.

Vous ne me dites rien, Hortense ? Je n'aurai pas même, en partant, la triste consolation d'espérer que vous me plaindrez.

DORIMENE.

Que veut-il dire avec sa consolation ? De quoi demande-t-il donc qu'on le plaigne ?

ROSIMOND.

Ayez la bonté de ne pas m'interrompre.

HORTENSE.

Quoi, Rosimond, vous m'aimez !

ROSIMOND.

Et mon amour ne finira qu'avec ma vie.

DORIMENE.

Mais, parlez donc ? Répétez-vous une Scène de Comédie ?

ROSIMOND.

Eh ! de grace.

DORANTE.

Que dois-je penser, Madame ?

HORTENSE.

Tout à l'heure. (à Rosimond.) Et vous n'aimez pas Dorimene ?

ROSIMOND.

Elle est présente ; & je dis que je vous ado-

118 *Le Petit Maître corrigé*;  
re; & je le dis sans être infidelle : approuvez  
que je n'en dise pas davantage.

DORIMENE.

Comment donc, vous l'adorez ! Vous ne  
m'aimez pas ? A-t-il perdu l'esprit ? Je ne  
plaisante plus, moi.

DORANTE.

Tirez-moi de l'inquiétude où je suis, Ma-  
dame ?

ROSIMOND.

Adieu, belle Hortense ; ma presence doit  
vous être à charge. Puisse Dorante, à qui  
vous accordez votre cœur, sentir toute l'é-  
tendue du bonheur que je perds. ( *à Doran-  
te.* ) Tu me donnes la mort, Dorante ; mais je  
nemerite pas de vivre, & je te pardonne.

DORIMENE.

Voilà qui est bien particulier !

HORTENSE.

Arrêtez, Rosimond ; ma main peut-elle  
effacer le souvenir de la peine que je vous  
ai faite ? Je vous la donne.

ROSIMOND.

Je devrois expirer d'amour, de transport  
& de reconnaissance.

DORIMENE.

C'est un rêve ! Voyons. A quoi cela abou-  
tira-il ?

HORTENSE *à Rosimond.*

Ne me sachez pas mauvais gré de ce qui

*Comédie.*

119

s'est passé ; je vous ai refusé ma main, j'ai  
montré de l'éloignement pour vous ; rien  
de tout cela n'étoit sincère : c'étoit mon  
cœur qui éprouvoit le vôtre. Vous devez  
tout à mon penchant ; je voulois pouvoir  
m'y livrer ; je voulois que ma raison fût con-  
tente, & vous comblez mes souhaits : jugez  
à présent du cas que j'ai fait de votre cœur  
par tout ce que j'ai tenté pour en obtenir la  
tendresse entière.

( *Rosimond se jette à genoux.* )

DORIMENE *en s'en allant.*

Adieu. Je vous annonce qu'il faudra l'en-  
fermer au premier jour.

~~\*\*\*\*\*~~

## SCENE XII.

LE COMTE, LA MARQUISE,  
MARTON, FRONTIN.

LE COMTE.

**R**osimond à vos pieds, ma fille ! Qu'est-  
ce que cela veut dire ?

HORTENSE.

Mon pere, c'est Rosimond qui m'aime,  
& que j'épouserai si vous le souhaitez.

ROSIMOND.

Oui, Monsieur, c'est Rosimond devenu

120 *Le Petit Maître corrigé ;*  
raisonnable , & qui ne voit rien d'égal au  
bonheur de son sort.

LE COMTE à *Dorante.*

Nous les destinions l'un à l'autre , Mon-  
sieur ; vous m'aviez demandé ma fille : mais  
vous voyez bien qu'il n'est plus question d'y  
songer.

LA MARQUISE.

Ah , mon fils ! Que cet événement me  
charme !

DORANTE à *Hortense.*

Je ne me plains point , Madame ; mais  
votre procédé est cruel.

HORTENSE.

Vous n'avez rien à me reprocher , Doran-  
te ; vous vouliez profiter des fautes de votre  
ami , & ce dénoûement-ci vous rend justice,

FRONTIN.

Ah , Monsieur ! Ah , Madame ! Mon in-  
comparable Marton.

MARTON.

Aimes-moi à présent tant que tu voudras,  
il n'y aura rien de perdu.

F I N.

